

C a r n e t s 106

Mars-mai 2017

Directeur de publication : *Charles Nawawi*

Secrétaire de rédaction : *Nicole Martin*

Rédaction : *Colette Bigio*

Françoise Hubé

Françoise Vitou

Composition : *Guilhem Bleirad*

Page de couverture : *Catherine Schapira*

SOMMAIRE

Carnets, n° 106, mars-mai 2017

Malaise dans la civilisation à Nîmes

- Le présent du malaise, *Gérard Bailhache* 9
- La valeur de la chose, *Laurence Brisbarre*
- Pourquoi la guerre ?, *Danielle Nouaille*
- La levée aux horreurs, *Bruno Torchet* 31

Enseignement d'accueil

- L'interprétation, *Élisabeth du Boucher-Lasry* 49

Rencontre Paris-Berlin – Autour de la perversion

- Le piège à désirs, *Alejandra Barron* 71
- « La perversion, c'est normal », *Hubert de Novion* 79
- Perversion et sublimation – quelle relation ?, *Claus Dieter Rath* 87
- Objet et perversion, *Jean-Guy Godin* 95
- Le baron de Charlus et l'objet, *Françoise Samson* 103
- Quand les désirs deviennent des droits : de l'état civil comme fétiche à l'état civil comme symptôme, *Jeanne Drevet* 111

- Erratum 125
- Note aux auteurs 126

Si Freud a mis en fronton et fondement de la psychanalyse la question du désir, Lacan poursuivra dans le sens d'un certain rapport de l'homme à lui-même, *une métonymie de l'être dans le sujet* ; il avancera aussi que l'évolution de la civilisation doit être désignée tout simplement comme le combat à la vie, à la mort de l'espèce humaine.

Que penserait Hannah Arendt de ce qui se passe aujourd'hui, *du tracé suivant de l'histoire de l'identification des sujets... de droit... : du code civil → au code génétique → au code barre ?*

Ce qui du langage est effacé, l'être humain est-il encore un être d'histoire ?

Qu'est en train de devenir le « parlêtre » ?

Comment faire œuvre de civilisation ?

Quelles possibilités avons-nous d'avancer sans utiliser la théorie comme fétiche ?

Jacques Lacan reprendra dans son « Acte de fondation » le message de Freud qui questionnait le malaise au sein de sociétés de psychanalyse, pris lui-même dans des guerres intestines : il choisit le terme d'École « au sens où dans les temps antiques il voulait dire certains lieux de refuge, voire bases d'opération contre ce qui déjà pouvait s'appeler *Malaise dans la civilisation* ».

Malaise dans la civilisation

Gérard Bailhache

Le présent du malaise¹

Le présent, c'est à la fois le don, le cadeau, et le moment présent.

Le présent du malaise, c'est donc le don qu'est ce texte de 1930, cette élaboration qui se situe dans le prolongement de *l'Avenir d'une illusion* et avant *L'homme Moïse et le monothéisme*. Il a donné lieu à un nombre impressionnant de lectures, il a été négligé pendant longtemps, puis réhabilité par Lacan et d'autres, et il nous est remis comme étant encore à lire, à entendre². « Freud avait d'abord suggéré que le titre anglais fût *Man's Discomfort in Civilization — L'inconfort de l'homme dans la civilisation —* », indique Adam Phillips dans son livre réjouissant *Devenir Freud*.

Le présent du malaise, c'est aussi, tautologie, le présent du malaise. Quel malaise se fait entendre, se dit, se donne, lorsque ce texte n'est pas lu comme un des innombrables textes sur la culture — il s'en publie plusieurs par jour — mais comme un texte pour nos oreilles ? J'ai écouté ce texte non comme un tout dont il faudrait repérer les articulations, la logique, pour pouvoir ensuite le critiquer et passer à autre chose, façon de se mettre quelque chose sous la dent pour ne pas laisser ses oreilles être débouchées par le vieux Sigmund de Vienne, qui est, vous le savez bien, totalement dépassé.

¹ Texte prononcé à Nîmes le 21 mai 2016 dans le cadre d'un après-midi clinique de l'EpSF sur le *Malaise dans la civilisation*.

² « Vous serez intéressé de savoir que j'écris quelque chose — contraint et forcé, que puis-je faire d'autre de ma journée ? Mais je ne sais pas si cela débouchera sur quoi que ce soit. Cela ne devra être imprimé qu'en cas de résultat véritablement important, autrement cela restera un simple exercice d'écriture. » *Correspondance Freud-Eitingon*, Paris, Hachette Littérature, 2009, p. 608. La lettre de Freud est du 3 juillet 1929.

Le 8 juillet, Freud précise : « Ça ne me vient pas facilement. » p. 610.

Le 4 août poursuit : « Mon texte est aujourd'hui achevé, mis à part les passages qui ne peuvent être écrits ici, loin de la bibliothèque. Je ne vois toujours pas sa nécessité objective, mais je vais le faire imprimer tout de même. » p. 611.

Ce texte de Freud, né de l'écoute des individus et de la société de son temps, a une pertinence et une fécondité pour notre moment. J'aime à lire les textes avec cette invitation de Lacan : « Ne lisez pas mes textes, servez-vous en ». Il ne s'agit pas de lire pour lire mais de lire pour entendre ce qui se passe. Lire en analyse, c'est lire pour se laisser déboucher les oreilles.

Freud indique que « la souffrance menace de trois côtés : de notre propre corps, du monde extérieur, des relations avec d'autres êtres humains³. » Il précise en soulignant un peu plus loin : « l'insuffisance des dispositions qui règlent les rapports des hommes entre eux au sein de la famille, de l'État et de la société⁴ ». Donc, en lisant et relisant Freud, quelques points saisis lors de moments d'écoute, de travail, tant avec des individus qu'avec des groupes, ont provoqué quelques réflexions.

- Le langage binaire 0,1 ; il n'y a pas de deux, donc il n'y a pas trois. Le malaise dans la culture réside dans ce qui du langage est effacé. Certains patients et soignants que je rencontre, qui ont entre 25 et 50 ans, sont des gens dont la formation a eu au centre le langage informatique ou l'utilisation de l'informatique. À toute question il y a une réponse et il y a le chemin déjà tracé pour accéder à la réponse. Il ne peut pas ne pas y avoir de chemin. Il ne peut pas ne pas y avoir de réponse. Et bien sûr la réponse est à l'extérieur de soi, puisqu'elle est accessible sur l'infini de la toile à laquelle chacun a accès par son ordinateur ou celui de l'institution. Il est alors dérangent, difficile et perturbant de découvrir qu'à ses propres problèmes ou/et à ceux du groupe ou de l'institution il n'y a pas de réponse disponible ou/et de chemin déjà balisé qui permettra d'y accéder, le plus vite possible, si possible. C'est très déconcertant. L'expression qui vient et revient alors : « Il n'y a qu'à changer de logiciel. »

Cette position va de pair avec une pauvreté du langage, qui s'exprime par : « je ne sais pas quoi dire », « je n'ai jamais parlé de moi et je n'ai pas les mots pour », désarroi en même temps que découverte étonnée : il y a une autre grammaire possible de l'existence que la grammaire 0-1 ; si est introduit le 2 dans la série, vous accédez à trois, et, là, il se peut que quelque chose bouge et que des balbutiements se produisent. Il y faut du temps, et les premiers temps d'un travail avec

³ S. Freud, *Le malaise dans la civilisation*, traduction Bernard Lortholary, Paris, Seuil, collection Points-Essais, 2010, p. 64.

⁴ *Ibidem*, p. 79.

semblables patients ou/et soignants, est un travail d'élocution, un travail pour trouver les locutions, pour s'entendre dire des mots enfouis qui viennent de loin, comme oubliés dans un grenier abandonné depuis longtemps. Je constate une certaine animation alors, l'espèce de frémissement du corps qui retrouve un langage qui était là, bien caché, et qui permet alors de retrouver, ou de trouver, ces moments oubliés qui font que le sujet est là avec ses questions et pas avec les questions de tout le monde qui n'intéressent personne.

- Le psychisme de beaucoup est envahi par les images, notamment les images de la violence virtuelle, celle des séries télévisées, puis la sidération arrive lorsque la violence surgit dans l'expérience, la réalité. Il y a un décalage qui est un abîme et qui provoque, dans un premier temps, une impossibilité à nommer. Violence de l'accident survenu à un proche, violence de la maladie grave qui n'est pas simplement une maladie pour roman ou feuilletons, violence du suicide dans une institution : le possible de la vie est celui-là. Ce sont des événements, par définition non programmables, qui viennent ébranler les constructions qui s'avèrent être fragiles. Les images si présentes dans les références du discours, sous le mode : « c'est comme dans... », tombent, et surgit un vide que rien ne vient remplir. Balbutiements alors, hésitations, langue qui trébuche, recherche pour nommer ce qui semble innommable.

- L'imperceptible du roman familial ; je m'explique : se disant et s'estimant libérés des entraves, détachés des liens qui les ont construits, les individus sont soudain repris, comme par un effet boomerang, par ces liens qui font qu'ils sont ce qu'ils sont aujourd'hui. Nombre de patients évoquent, dans un premier temps, leurs liens familiaux avec un ton détaché — « tout cela est une vieille affaire » — puis peu à peu changent de ton et découvrent qu'ils sont inscrits dans une histoire, et cette découverte peut être violente. Des sujets détachés de liens constitutifs, un peu hors sol, soucieux de leur apparence, en venant s'asseoir et parler parce que quelque chose — l'amour, le travail, l'argent, les addictions — a pris une place bizarre dans leur vie, qu'ils sont fatigués de cette vie, se posent, se mettent à déposer ce qu'ils ignoraient. Ils sont mal à l'aise, ils sont dans le malaise, mais ils ne savent pas le nommer parce qu'ils n'ont jamais nommé ce qui leur arrivait. Alors, effet de ce qui est offert, tout vient, tout est entremêlé. Et il s'avère qu'un certain temps de construction est nécessaire avant de passer à la déconstruction, au dénouage, à la déliaison qu'est l'analyse. Il

n'est pas rare que les personnes disent souvent, durant ce premier temps, plus ou moins long — « comment vais-je dénouer tous ces nœuds qu'il y a là ? » — et lorsqu'ils disent ces mots, ils peuvent montrer la tête, le plexus solaire, le ventre : le corps est un corps de nœuds. Malaise avec les nœuds ou les nœuds du malaise ou les nœuds traduisant le malaise, le mal être.

Freud écrit : « Mais avons-nous le droit d'admettre que l'originnaire survit à côté de l'ultérieur qui est issu de lui ?⁵ ». Ça, c'est une découverte totale aujourd'hui pour les patients, se percevant comme s'étant réalisés par eux-mêmes. Et s'ils ne vont pas bien, ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes, puisque le problème est en eux. La découverte alors est déroutante, à savoir qu'ils sont des êtres d'histoire, au singulier, et d'histoires, au pluriel. Ce qui, bien entendu, touche à la mémoire. Le temps est nécessaire pour que la mémoire s'éveille et elle surgit, en coin, par ces mots « Ah oui, je ne vous avais pas encore dit » et des mots mettent en récit un pan de l'histoire.

Le malaise est donc aussi celui que j'exprime ainsi : l'être humain est-il encore un être d'histoire, c'est-à-dire construisant son histoire et l'histoire avec d'autres ? Je note que l'histoire du monde fait très peu effraction dans les paroles patientes des patients désorientés.

Vient la découverte que la question qui importe n'est pas — « qui suis-je ? » —, question souvent formulée, mais « où suis-je ? », que ce qui amène les patients à venir parler d'eux ne savent quoi — « je ne sais pas quoi dire » — n'est pas une question ontologique, comme ils ont pu l'entendre lors des délicieuses leçons de philosophie de la terminale, mais « où suis-je ? », qui est une interrogation beaucoup plus complexe. « Qui-suis-je ? » est une question qui n'a pas de sol, « où suis-je ? » conduit à entendre « comment en suis-je arrivé là ? », qui m'a désigné ce lieu et comment me suis-je arrangé avec celles et ceux qui m'ont posé là dans l'existence ? Le patient, assis ou allongé, parlant, découvre qu'il a été posé, déposé, assigné par d'autres et que pour l'heure cette place ne lui convient pas puisqu'il en souffre. Et il y a un vertige du lieu, de la place, puisqu'alors c'est de lui qu'il s'agit et de nul autre. C'est la sortie du discours général, universel, le « on » qui permet de se dédouaner d'y aller de sa parole. C'est un passage malaisé.

⁵ *Ibidem*, p. 49.

- Dans la civilisation, la culture qui a formé et pétri les patients, il y a beaucoup de bruit, énormément de bruit. Arrive le moment où ils frappent à la porte, après avoir appelé d'une voix plus ou moins ferme.

Il y a alors le bruit, il y a alors le silence, pas le silence effrayant des espaces infinis, mais le silence offert dans le cadre de la relation analytique et ce silence fait peur, inquiète, tant il ouvre l'espace psychique à ses propres coordonnées totalement ignorées.

Aussi bien dans la relation avec une personne que dans la relation à un groupe, le silence est devenu une conduite inhabituelle, tout autant désirée que redoutée. C'est toujours pour demain. Puis arrive un jour où ce n'est plus demain mais aujourd'hui. Et ce silence bruisse de voix multiples qui sont là mais qui ont été étouffées si longtemps. Elles surgissent toutes ensemble ou l'une domine ou l'autre fait peur, « Je ne savais pas qu'il y avait tout cela en moi ». Que faire, justement, de tout cela ? D'où viennent-elles ces voix inentendues, maintenant parlées ?

Le silence est une pratique, une conduite tellement inhabituelle, tant l'image a tout envahi, tant sons et bruits bouchent les oreilles, que le découvrir a un effet de repos ou/et de violence : sortir du rythme qui épuise, contre lequel on peste mais qui finalement arrange, c'est entrer dans un inconnu étrange qui ne suscite aucune curiosité — ce n'est pas un voyage dans un pays étranger déjà connu par les guides lus — mais c'est l'entrée dans son propre espace ignoré, redouté, épuisant mais pas épuisé.

Une culture qui détourne massivement du silence, est-ce encore une culture ?

- La question du bonheur, présente dans le texte de Freud, est récurrente chez les individus et elle est présente dans la culture ; l'ouvrage de Frédéric Lenoir, *Du bonheur, un voyage philosophique*, atteint les 250 000 exemplaires, son dernier sur la joie atteint les mêmes tirages. Que racontent ces ouvrages que nous ne pouvons ignorer, même si nous préférons lire d'autres auteurs ? Toute l'humanité depuis toujours cherche le bonheur ; donc, allons voir chez nous et chez les autres, en général en Asie, et piochons ici et là, faisons notre salade, et mettons en œuvre ces quelques recettes simples. D'ailleurs, je vous le dis, moi l'auteur, ça marche puisque je l'ai fait.

Cette littérature imprègne une jeune génération, qui se trouve déconcertée lorsque la réponse est qu'il n'y a pas de recette à leurs interrogations. Cette littérature rencontre son public auprès des gens que j'indiquais marqués par le binaire, car elle est régie par le même mode : à

une question, une réponse, et peu importe que vous la trouviez chez Épicure, Tchouang-Tseu, Pierre Rabhi, Aristote ou Montaigne. L'essentiel est que vous ayez trouvé la solution. Les livres à recettes pullulent, et si les éditeurs les publient, c'est bien parce qu'ils se vendent.

Et, vous ne serez pas étonnés, les patients que j'appellerai « binaires » sont friands de ces ouvrages qui apparaissent d'une simplicité désarmante et vous donnent sans effort la réponse à vos questions. Découvrir que ça ne marche pas ainsi est douloureux et que l'analyste ne prescrit pas de livre est très déconcertant.

- Les institutions sont des lieux où s'expérimente le malaise. Il y a un malaise qui s'exprime par différents biais.

- La performance et la logique de la performance conditionnent de plus en plus le travail. Un constat énoncé par une éducatrice s'occupant de handicapés depuis des années : « Nous parlons de plus en plus des handicapés et nous leur parlons de moins en moins. Je passe de plus en plus de temps à remplir des papiers, des dossiers, même en dehors de mon temps de travail. On nous demande de les mettre dans des grilles. »

Le sentiment d'obéir à des injonctions administratives, sécuritaires, pédagogiques qui n'ont pas de sens, et qui sont indiquées comme nécessaires par la direction, car les financements en dépendent, ce sentiment est très présent. Le malaise dans l'institution fait toucher au fait que le malaise est politique.

Cette emprise de l'écrit, des écrits — les dossiers s'accumulent — signe l'effacement de la parole entre les individus. Elle signe également la perte d'intérêt quant au sens de l'institution et quant à son histoire. Les éducateurs parlent de moins en moins aux patients et entre eux.

Réintroduire alors la parole, une parole qui ne sert à rien et qui ne sert rien, en ce sens qu'elle n'est pas là pour les questions d'organisation, d'emploi du temps, pour les informations sous lesquelles les gens croulent c'est provoquer un certain malaise, en révélant un malaise certain. Le malaise de la parole, le malaise de l'écoute, le malaise du possible déplacement des uns et des autres, cela a des effets au long cours. Et nous touchons là la question du temps, de la durée. Parler se fait dans le temps, demande du temps.

L'un des effets, au fil du temps et du pari chaque fois maintenu qu'il est possible de parler, est de rendre les individus présents à eux-mêmes et les uns aux autres. L'une des formes du malaise, c'est l'absence, le fait de ne pas être là, d'être tout le temps ailleurs en pensant à demain. Il n'y a pas que l'absentéisme dans les institutions, il y a aussi l'absentement. Qu'est-ce qui peut conduire quelqu'un, comme cela est arrivé récemment, à dire dans un groupe : « Mais qu'est-ce que je fous là ? », écho involontaire de la phrase que ne cessait d'adresser Tosquelles à chaque professionnel : « Et toi qu'est-ce que tu fous là ? » J'y suis ou j'y suis pas ?

- Le malaise dans les institutions c'est l'invisibilité et la non-reconnaissance, c'est-à-dire ce sentiment d'être dans les marges de la société en même temps qu'obéissant à ses injonctions mais en étant ignoré par elle. « On nous demande de nous occuper de déchets et on nous prend aussi pour des déchets » ; lorsque vous avez 35 ans, que vous éprouvez cela et que vous envisagez de durer encore un bon nombre d'années dans ce travail, comment faites-vous ? Le sentiment de ne pas exister aux yeux des autres rend difficile le sentiment d'exister pour soi, et ceci va en augmentant lorsque les liens à vos collègues sont difficiles. Du coup, le lien avec les patients est compliqué et vécu avec une énorme culpabilité, c'est-à-dire dans cette emprise des injonctions auxquelles il s'avère impossible de répondre. Alors, le terme qui revient régulièrement est : « on bricole ».

- Le syndrome du tableau Excel. Excel est un excellent logiciel de gestion. Il sert maintenant à tout, partout, non seulement pour faire les comptes, organiser les plannings, mais aussi pour faire des dossiers concernant des sujets ; tout logiciel a ses qualités, il a aussi ses limites. Vous ne pouvez écrire qu'un certain nombre de signes dans les cases, et vient souvent la question, adressée au connaisseur en informatique : « Comment je fais pour déborder de la case ? » Il y a la pression de la case pour caser tout le monde, ainsi on n'en parle plus, d'ailleurs parce qu'on n'en parle pas. Au suivant, comme dans la chanson de Brel.

- Le malaise, c'est la possible découverte de l'éthique de la parole. Dans des équipes qui se vivent le plus souvent et depuis longtemps sous pression, découvrir un lieu dédié à la parole suppose un certain apprentissage. Il s'agit de faire la découverte que c'est chaque fois un sujet qui parle, que la parole mise en œuvre en ce lieu ne va pas être la solution à toutes leurs questions, car ces équipes sont en attente de solutions, et que

parler a des effets non maîtrisables. Où l'on recoupe ce qui se passe avec les patients : parler s'apprend, parler n'a pas été une activité développée, déployée, parler dérange parce que parler déplace. Parler crée du malaise.

Dans le texte de Freud, *Malaise dans la civilisation*, se lisent ces quelques mots : « On pouvait supposer que la pulsion de mort travaillait sans mot dire à détruire l'être vivant de l'intérieur⁶ ». Sans mot dire, elle travaille. Ces mots qui disent le silence de la pulsion de mort résonnent en écho à ces personnes dans des institutions où s'opère un travail de destruction sous couvert d'un langage qui ne parle pas mais qui prescrit, impose, ne se discute pas. Le slogan — « c'est comme ça » — fait taire les sujets qui désirent parler.

Qu'est-ce qui fait que le refus de la vie et de son surgissement incessant s'imposent, refus que les individus reconnaissent en disant ce qui se passe ? Combien de fois sort cette phrase : « C'est une question de vie ». Là encore, Freud titille nos oreilles : à la fin du paragraphe VI, traitant d'éros et de la pulsion de mort, il écrit :

Dès lors, il me semble que le sens de l'évolution de la civilisation n'est plus obscur. Elle doit nécessairement nous montrer le combat entre éros et mort, pulsion de vie et pulsion destructrice, tel qu'il se livre à travers l'espèce humaine. Ce combat est la teneur essentielle de la vie elle-même, et c'est pourquoi l'évolution de la civilisation doit être désignée, tout simplement, comme le combat, à la vie, à la mort, de l'espèce humaine. Et cette lutte titanesque, nos bonnes d'enfants prétendent l'apaiser avec la fameuse « céleste berceuse⁷ ».

La lutte est titanesque *et* quotidienne, tant avec les patients qu'avec les différents acteurs d'une institution de soins. Et c'est bien la question du corps qui est ici en jeu ; le malaise, c'est tout simplement la place du corps, le devenir du corps, mais pas n'importe quel corps : le corps parlant qui est de plus en plus un corps étouffé, inentendu, bâillonné et également un corps qui ne sait pas parler, qui n'a pas les mots pour dire ce qui lui arrive. Le parlêtre, qu'est-il devenu, qu'est-il en train de devenir ? Il n'a plus de grammaire, il n'a plus de vocabulaire, et les lieux qui lui sont proposés pour se construire et se dire sont rares. Là est le malaise, qui reste toujours à nommer, à dire.

⁶ *Ibidem*, p. 131.

⁷ *Ibidem*, p. 135.

Pour ne pas conclure, quelques mots d'André du Bouchet :

Dans la parole un vide — au centre de la parole, comme elle se déplacera, face à soi, indifféremment le vide qui est aussi celui de l'air dont elle se veut, si elle est vivante, enveloppée⁸.

Et si le malaise était, aujourd'hui, un manque d'air ?

⁸ A. du Bouchet, *L'ajour*, Paris, coll. Poésie Gallimard, 1998, p. 147.

Bruno Torchet

Levée aux horreurs¹

Attaquer le soleil

Je me suis appuyé pour écrire ce texte sur les deux années de travail au sein du séminaire nîmois, sous la responsabilité de Danielle Nouaille et Laurence Brisbarre, autour de *Malaise dans la civilisation*. Le choix de ce thème de travail s'est hélas avéré, étant donné la violence de l'expression de ce malaise depuis lors, d'une extraordinaire intuition.

J'ai éprouvé une grande difficulté après m'être engagé à faire cette intervention, à commencer à écrire, à poser des mots qui devaient résonner avec la trace que les récents attentats avaient laissée en moi.

C'est que je n'aime pas me lever aux horreurs, comme le 22 mars dernier. Il m'était nécessaire d'en dire quelque chose, d'en *détacher* quelque chose pour écrire et essayer de donner du sens.

Je vais tenter dans mon travail d'éclairer la relation que les régimes autoritaires entretiennent avec la foi. Le soleil, si souvent utilisé par ces régimes pour se légitimer, sera mon fil rouge. Je progresserai à la manière des peintres impressionnistes, par petites touches d'histoire, de théorie, d'art, de clinique, pour tenter, comme eux, de traduire quelque chose de la variation de la lumière.

Attaquer le soleil était le titre d'une exposition consacrée à Sade au musée d'Orsay il y a peu. L'extrait des *120 journées de Sodome* dont était tiré ce titre sera le point de départ de ma réflexion. Sade y évoque deux ou trois crimes : probablement les crimes marqués, comme l'explique Freud, d'un tabou dans la plupart des civilisations, le cannibalisme, le meurtre, l'inceste. Mais Sade dans ce qu'il fait dire à Curval, fantasme un au-delà de ces crimes impliquant le soleil. C'est cela précisément qui amorcera mon cheminement :

Il n'y a que deux ou trois crimes à faire dans le monde, et, ceux- là faits, tout est dit, le reste est inférieur et l'on ne sent plus rien. Combien de

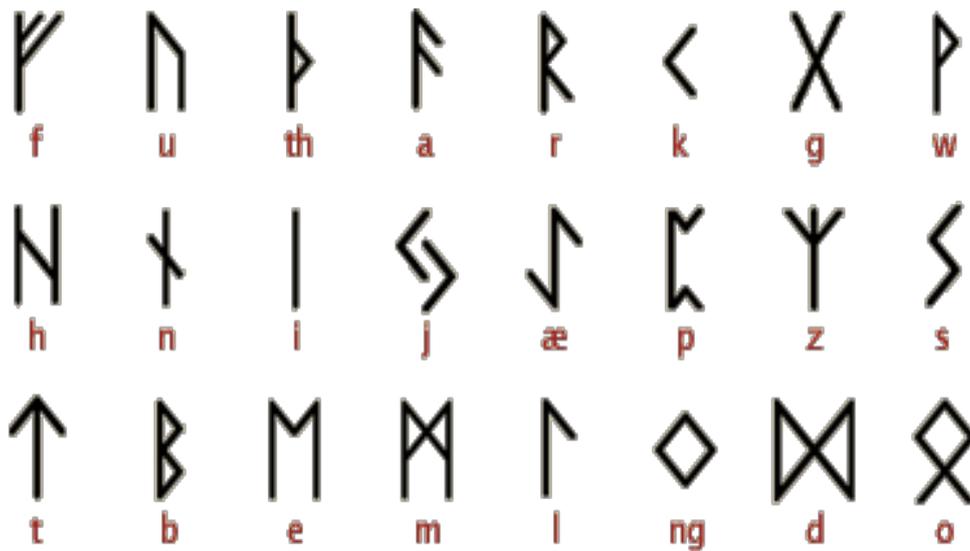
¹ Prononcé à Nîmes le 21 mai 2016 dans le cadre d'une après-midi clinique de l'EpSF sur *Malaise dans la civilisation*.

fois, sacredieu, n'ai- je pas désiré qu'on pût attaquer le soleil, en priver l'univers ou s'en servir pour embraser le monde ? Ce serait des crimes cela et non pas de petits écarts où nous nous livrons, qui se bornent à métamorphoser au bout de l'an une douzaine de créatures en motte de terre².

Huitzilopochtli

Huitzilopochtli, dieu aztèque de la guerre et du soleil, devait être nourri du sang de sacrifiés pour garder son énergie et favoriser la victoire, échange donc de bons procédés. Se désigner candidat au sacrifice par cardiectomie, parmi les prisonniers, c'était s'assurer la plus noble des vies dans l'au-delà, au ciel oriental, près du soleil.

Soleil Noir



Parmi les significations de la svastika qui sert de modèle à la croix gammée, il y a la révolution du soleil comme source de vie, d'infini, de lumière surgissant de l'obscurité. Le mysticisme nazi, essentiellement porté par la SS, lia par ce symbole son idéologie raciale délirante, faisant remonter l'origine du peuple allemand aux aryens, à la culture et aux mythes germaniques tombés en désuétude sous l'empire allemand. Ainsi, la croix gammée peut aussi figurer un double soleil en se lisant comme le

² Sade, *Les 120 journées de Sodome*, Paris, 10/18, 1998, p. 97.

dédoublement et l'entrecroisement de la rune « *Sowilo* », aussi nommée « *Sol* » de l'alphabet futhark (alphabet des runes), qui correspond au S de l'alphabet latin et dont la signification renvoie à la personnification du soleil, (l'Hélios grec deviendra Sol chez les romains), c'est d'ailleurs la racine étymologique la plus probable du mot soleil. Cette même rune dédoublée se retrouve dans la typographie de l'enseigne des SS, et compose enfin le soleil noir de 12 rayons de la salle de culte des *Obergruppenführer* du château de *Wewelsburg*. L'obsession d'Hitler pour la lance du destin peut elle-même renvoyer à la question du soleil. La valeur biblique de la lance est la résultante de la christianisation de l'Europe et de l'assimilation de ses symboles païens. Cette même lance trouve ses racines dans la lance de Lug, dieu solaire et musicien celtique. Arme redoutable, qui revenait d'elle-même à la main de son maître à son appel, elle était également garante d'une autorité légitime, c'est elle qui adoubaient les rois. Tenter de légitimer son pouvoir par le soleil est une obsession millénaire des régimes autoritaires.



Némésis

En 1984, Richard Muller, physicien américain, avance l'hypothèse, très controversée aujourd'hui, d'un second soleil dans notre système, qu'il nomme Némésis, pour expliquer certains phénomènes cycliques dans l'univers. Très peu lumineux, extrêmement éloigné il serait donc indétectable. Le nom de ce soleil noir est celui de la déesse grecque de la juste colère des dieux. Elle représente la justice distributive, le rythme du destin et parfois la mort dont elle se fait messagère à l'occasion de la vengeance d'un dieu, c'est en quelque sorte la déesse du Réel. Muller en a fait la cause d'une périodicité de la disparition de la vie sur terre. Elle serait responsable de la disparition des dinosaures et elle pourrait bien être dans le futur responsable de la nôtre, que la thèse de Muller s'avère juste ou métaphoriquement, que son fantôme, bien proche au demeurant de celui de Sade, trouve une réalité.



Faisceau

Laurent Grasso, un plasticien parisien, dans le cadre de son travail sur le soleil double a réalisé une vidéo³ présentant deux soleils illuminant ensemble le palais de la civilisation italienne à Rome. Le spectateur peut alors contempler dans un bourdonnement sonore oppressant le fer de lance de l'architecture fasciste, complètement désert à l'exception des statues de dieux anciens, tel qu'il resta en 1942 à son achèvement, parcouru par ces multitudes de faisceaux. J'éprouvai devant ce film un véritable effet de fascination.

Lacan indique que la liaison de la paire d'yeux et d'un élément de fascination énigmatique crée un point intermédiaire où toute subsistance subjective se perd et sort du monde. C'est là la fascination, selon lui, dans la fonction du regard.

C'est que cette vidéo en elle-même fait œuvre de *fascio* en cela qu'elle réunit les trois termes : fascination-fascisme-faisceau dont la racine est commune. Le fascis dont viennent ces termes est le phallus grec. Pascal Quignard retrace l'histoire du mot dans *Le sexe et l'effroi*⁴.

Le double soleil crée bien évidemment une illusion de puissance sexuelle, phallique dans la vidéo — « Là où il n'y a apparemment pas de phallus réel, son mode ordinaire d'apparition, c'est d'apparaître sous la forme de deux phallus », rappelle Lacan —, mais la danse des ombres sur le corps du bâtiment me renvoyait une inquiétante étrangeté. L'œuvre se veut évocatrice d'une catastrophe. Mais laquelle ?

Il y a le paradoxe de la chaleur presque ressentie des deux soleils, *éléments énigmatiques, double tache évoquée par Lacan*⁵, et de la froideur du bâtiment désert et immense aux lignes pures.

Il y a l'absence de franche zone d'obscurité, tout est dévoilé, à nu.

Il y a les deux ombres qui se déploient au pied des statues, créant un effet de projection paranoïaque. Ce n'est plus le sujet qui est divisé mais c'est son ombre, c'est le monde face auquel il se tient uni, glorieux. C'est le

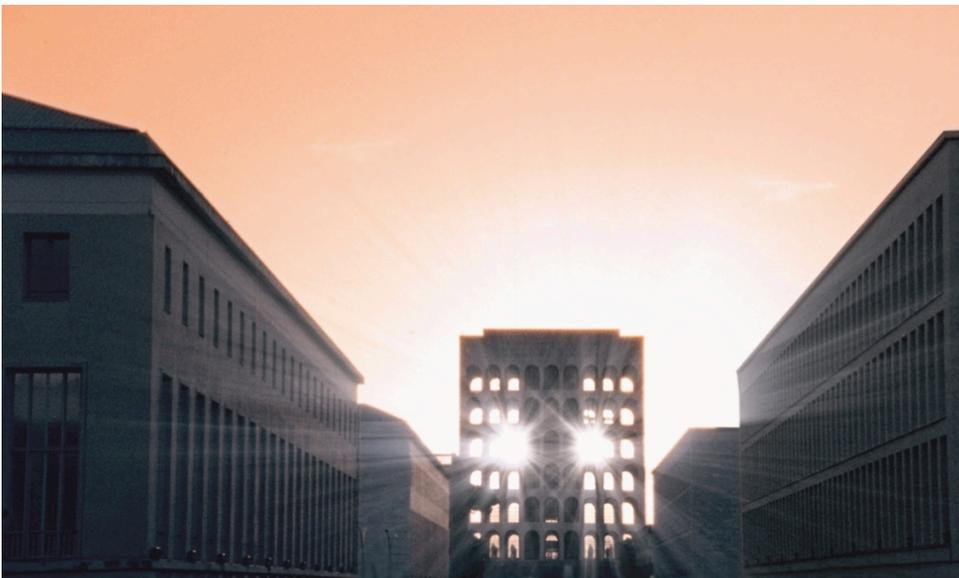
³ Laurent Grasso, *Soleil Double*, Film 16 mm transféré, 11 min, en boucle, 2014, Courtesy de l'artiste et de la Galerie Perrotin.

⁴ P. Quignard, *Le sexe et l'effroi*, Paris, Gallimard, 1994.

⁵ J. Lacan, Le Séminaire livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 278.

moi de la dyade originelle, le moi idéal, qui se dresse mais qui est trahi par son ombre qui vient pointer la vérité du sujet derrière son apparente unité.

Et puis il y a ces deux soleils parallèles comme deux yeux gigantesques et grands ouverts.



Bipolaire

Je croise souvent cet homme le matin en arrivant au CMP, il attend son rendez-vous avec son psychiatre toujours à l'extérieur, devant la porte d'entrée, et scrute le ciel. Un jour pourtant nos regards se croisent et il me dit : « Tout à l'heure il faisait gris, maintenant c'est grand soleil ! C'est le temps qui est fou, il est bipolaire ! ».

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère

« Nous savons combien il est facile que les choses au dehors prennent la couleur de notre âme, et même la forme, et même s'avancent vers nous sous la forme d'un double » énonce Lacan dans le séminaire X⁶.

Encore faut-il pouvoir y reconnaître quelque chose de nous-mêmes, et c'est bien un des enjeux de la psychanalyse que de savoir identifier l'autre dans le champ de l'imaginaire comme celui propre à nous renvoyer notre message inversé, et au-delà, de nous reconnaître comme sujet divisé en laissant vive cette fracture et ce manque qui est le socle de l'existence humaine. L'aspiration des régimes totalitaires est à l'extrême inverse d'annihiler cette division, ce que révèle l'œuvre de Laurent Grasso dans le jeu des ombres, et de voir en l'autre celui qui menace l'unité recherchée. « Une, grande et libre », telle était la devise de l'Espagne sous Franco, « Tout dans l'état, rien contre l'état », celle de l'Italie fasciste, « Il n'y a de dieu que dieu », celle de Daesh, qui a le mérite de nous faire entendre la proximité phonétique en français des yeux et de dieu ! Car c'est bien par le biais du regard et non de la voix que ces régimes abordent la question de Dieu.

Le regard est un objet *a*, il n'est donc pas spécularisable, à entendre que dans l'expérience du miroir pourtant fondatrice de la question de l'image et du sujet, le regard, point intermédiaire entre la paire d'yeux et l'élément énigmatique, le double, le phallus imaginaire, manque. La vidéo de Grasso met en exergue en le rendant double la valeur de regard que peut prendre le soleil, compris comme un ocelle originaire. Son point commun avec le regard est qu'il échappe à la captation de la vue sauf à vouloir se rendre aveugle. On ne peut pas regarder le soleil, mais ce qu'il illumine. C'est ce point de manque qui offre une ouverture à l'imaginaire. Combien

⁶ *Ibidem*, p. 258.

d'enfants disent ainsi avoir vu le visage du soleil et le dessinent ? Avec cette fois une bouche, un regard... un regard porté sur eux bien entendu.

Cette coupure du sujet d'avec l'objet cause de son désir et le dévoilement qu'elle permet est le moteur du cheminement dans la cure analytique. Le dispositif du divan invite de fait à la coupure du regard.

Mais cet impossible, regarder le soleil, le toucher, l'attaquer... ce manque, presque exclusif dans le domaine de la nature offre également un boulevard pour un chef tyrannique s'il réussit son emprise sur l'autre par un discours pervers niant le manque en le plaçant, lui, comme représentant du soleil.

C'est là une illustration de ce qu'explique Lacan comme étant la distinction de l'hypnose où I et *a* sont fusionnés en un seul point et la situation analytique qui invite à leur séparation la plus grande.

Cioran proposait de prendre la mesure du rôle de l'insomnie dans l'histoire, « le tyran veille, c'est ce qui le définit en propre », disait-il. L'œil du tyran est un œil qui surveille, qui brûle, qui contrôle, et les exemples ne manquent pas pour le nommer : *big brother* ou ce « voisin vigilant » selon cette petite pancarte qui s'est taillée une bonne place sous celles des noms de villages au bord des routes, et qui brandit un œil. Sauron dans *Le seigneur des anneaux* ou L'étoile de la mort de *Star Wars* sont des exemples récents dans le cinéma fantastique et qui illustrent bien le fait que quelque chose peut nous sortir par les yeux. Polyphème, méduse, Balor à l'œil mauvais, ce chef Formor des légendes celtiques dont le regard consumait tous ceux qu'il contemplait, pour aller chercher dans la mythologie. Il peut être placé dans le regard fantasmé de l'analyste lorsqu'on lui prête notre surmoi féroce et qu'on l'a, alors, à l'œil. Cela peut être encore le regard de Dieu ou d'Allah dans le discours nauséabond où certains les incluent.

L'œil du tyran personifie le regard de notre conscience à laquelle on n'échappe pas mais dans une visée perversie qui contraint à jouir de l'autre comme un objet de consommation. C'est le regard de Stanley Milgram sur la bonne conduite de l'expérience⁷ par le cobaye en place de professeur chargé d'électrocuter son semblable pour le dieu science. C'est le regard du sadique à la recherche de la jouissance de L'Autre. Ce regard accredit le meurtre de son frère là où l'œil du dieu de Caïn, *a contrario*, le lui reproche jusque dans la tombe. C'est le regard encore de l'hypnotiseur qui demande à ce que le sujet fasse promptement disparaître son symptôme et dénie l'Autre pour une psychothérapie efficace et rentable. Oui mais pour

⁷ S. Milgram, *Soumission à l'autorité*, Mayenne, Calmann-Levy, 1986.

qui ? C'est celui de certains neuroscientifiques qui iraient bien voir dans le cerveau si l'on peut faire taire l'inconscient en coupant dans la chair comme on coupe la parole.

Icare

Icare paye de sa vie d'avoir enfreint la recommandation de son père en se rapprochant trop du soleil, objet de sa fascination. Mais cette mort représente aussi la dette que Dédale doit payer pour avoir assassiné Talos, son neveu et jeune disciple. Il invoqua les rapports incestueux qu'il soupçonnait entre sa sœur et son neveu pour se justifier, ce à quoi il lui fut répondu « mon œil ! » La vérité résidait dans l'ombre que lui aurait fait son neveu, meilleur ingénieur que lui. Dédale fuit en Crète chez Minos pour échapper à son procès et comme chacun sait se compromet encore dans des affaires pour le moins monstrueuses. Le soleil de Dédale, c'est sa vérité, c'est la mort annoncée de sa part d'ombre. La chute de son fils Icare, c'est le retour dans le réel de son geste meurtrier envers Talos qu'il précipita d'une falaise, c'est l'ironie de son désir d'être le seul et unique soleil. En s'éloignant de lui Icare n'aura en fin de compte que répondu au désir inconscient de son père.

Icare, dans le film d'Henri Verneuil *I comme Icare* — connu pour mettre en scène l'expérience de Milgram —, c'est le nom donné par ses ennemis au procureur Henry Volney. Celui-ci désire la vérité sur le meurtre du président et enquête. Comme tous ceux qui découvrent un bout de cette vérité, le procureur Volney meurt finalement assassiné... d'une balle dans l'œil. (Notons qu'Henri Verneuil aura donné son propre prénom au procureur Volney.)

Le dénouement d'un scénario pervers, qui fait l'économie de la castration, ou d'un délire — c'est quelque chose que l'on peut entendre dans la clinique — revient à vivre dans sa chair la perte d'un organe ou d'une fonction, le corps ne pouvant alors se séparer de l'objet qu'à partir effectivement en morceaux, dans le réel. Combien de paranoïaques crèvent, ou se crèvent les yeux ? Combien d'enfants victimes d'inceste perdent la vue, la parole où la sensibilité d'un organe ou d'un membre ? Combien de fanatiques, qui répondent alors au doigt et à l'œil, se font *purement* et simplement exploser ?

Emporté par la foule

La justification mystique et mythologique au racisme et à la barbarie n'est pas une constante des régimes autoritaires mais semble être, lorsque les repères culturels et religieux d'une civilisation s'effondrent, un terreau fertile dont le totalitarisme se sert s'il le peut. *Psychologie des foules et analyse du moi*⁸ permet de faire une lecture de ce phénomène. Freud nous dit que c'est l'identification et l'amour du chef, mis en place d'idéal du moi, qui lient les individus les uns aux autres et chacun à lui, y compris dans la détestation de l'autre hors de la communauté. C'est là le fonctionnement classique de n'importe quel groupe humain. Ce chef « remplace leur père » nous dit-il, il le remplace imaginativement. La notion d'Autre obscur qu'amène Lacan au terme des quatre concepts permet d'affiner l'analyse du fonctionnement d'un système barbare et sacrificiel. La référence à cet Autre obscur instaure une dimension religieuse et symbolique où le sujet lui-même doit mourir pour l'Autre, ici le père n'est plus remplacé imaginativement mais tué symboliquement (sinon réellement) avec le sujet dans le meurtre même de son nom. C'est alors une autre filiation, mythique, délirante au sens où elle déracine et *achronise* l'individu qui peut à la fois se revendiquer d'un temps mythologique, d'un surgissement ex nihilo et d'une vie éternelle qui se met en place, souvent par un nouvel acte de nomination qui vient annuler la valeur symbolique du premier comme un effet de forclusion à posteriori et qui fait rentrer le sujet dans le délire. « Désormais tu es untel », non plus sujet de ton histoire mais objet de l'Autre, d'un Autre total, Non manquant, archaïque, face auquel on ne peut tenir place que de mets ou de merde, soleil vert ou soleil noir, c'est selon, à l'image des enfants de Chronos. Ces manœuvres de désobjectivation sont bien lisibles chez Daesh :

- destruction de toute forme de civilisation antérieure sur les territoires qu'ils occupent.

- Ocelle hypnotisant de leur bannière. Cet œil blanc sur fond noir c'est le sceau des prophètes pris au pied de la lettre : sceller le sort de l'humanité à leur unique et inaltérable discours d'horreur.

- Chaque membre s'y voit rebaptisé d'un nouveau nom choisi dans la lignée de Mahomet. Et pourtant, c'est bien leur véritable nom, renié, qui ressurgit, asséné encore et encore par les chaînes dites d'information. Celles-là fonctionnent, dans l'après coup des attentats, dans un tel calque du

⁸ S. Freud, *Psychologie des foules et analyse du Moi*, Paris, Payot, 2012.

traumatisme psychique, qu'on en viendrait même à se demander si quoi que ce soit a jamais eu lieu, ce que certains ne se gênent pas de faire, le déni appelant le déni.

Human relation

Lacan ironisait quant aux *Human Relations* qui ont pu voir pendant la seconde guerre mondiale des masses humaines entières réduites à la fonction d'excréments. Masses humaines choisies d'être précisément un peuple choisi, précisait-il.

Voilà qui vient éclairer la question du destin réservé à l'autre dans le fantasme pervers, ce dont parle Sade avec ses mottes de terre, l'objet est atteint. C'est le moins que l'on puisse dire. Cela permet aussi d'entendre à quelle place le pervers se situe. Ce peuple est choisi, oui mais par qui ? Par celui-là même qui voudrait être à la place de dieu. Dans la proposition de 67, Lacan interroge encore : « Qui ne voit que le nazisme n'a eu ici que la valeur d'un réactif précurseur⁹. »

Il eut été heureux que cet accent prophétique ne vaille pas mieux que ceux de Madame Soleil mais des *Human Relations* on peut bien admettre aujourd'hui qu'elles ne comptent pratiquement plus qu'à être financièrement profitables. La place prépondérante de l'argent dans notre société comme but idéal du lien social a depuis généralisé la logique suscitée. Quand on ne rapporte pas, c'est donc qu'on coûte si cher qu'on est bon à jeter. Le rejet et la culpabilisation exercée sur les fous, les vieux, les handicapés, les malades, les réfugiés, les chômeurs, soit les membres les plus vulnérables de notre société et ceux qui leur tendent la main, ou l'oreille, va ainsi croissante.

Embraser le monde

Rê, le dieu du soleil de l'Égypte ancienne se serait créé lui-même en se nommant. Dans le contexte de mon travail cela m'a évoqué la récurrence dans les arbres généalogiques de psychotiques, d'un aïeul, souvent la grand-mère maternelle, qui se serait auto-engendrée et n'aurait eu besoin de nul autre pour concevoir la mère. Je connus une femme schizophrène qui ne concevait pas son ascendance autrement. Au terme de

⁹ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », *Scilicet* n° 1, Champ Freudien, Seuil, Paris, 1967.

cette séance consacrée à écrire ce qu'elle savait de sa généalogie, elle laissa une cigarette. Sachant la peine qu'elle éprouvait pour s'en procurer et ramené à sa structure, je pris cela comme un acte à mi-chemin entre le règlement et l'amputation, l'énigme de cette cigarette me travaille encore. Quel bout d'elle avait-elle laissé dans cette affaire ? Elle qui n'ignorait pas que son psychologue fumait, s'était-elle offerte à fumer ?

Des années plus tard j'appris que face à l'interdiction qui l'avait frappée de fumer dans le centre de soin où elle vivait alors, elle s'était mortellement immolée par le feu, non sans avoir prévenu au préalable de son geste. Faute de pouvoir jouir de l'objet, objet oral, consumable, elle l'était devenue, elle avait « *embrasé le monde* » sous le regard de l'Autre.

Lever les voiles

« Le secret d'un être coïncide avec les souffrances qu'il espère », dit encore Cioran. Lui qui détestait la psychanalyse témoigne pourtant ici de ce qui est le ressort du fantasme fondamental. L'ambiguïté porte sur le sujet de la souffrance. Est-il question de celle qu'il espère pour lui-même ou pour l'autre ? Tu aimeras ton prochain comme toi-même. C'est qu'on ne se réserve pas d'autre sort qu'à l'objet de son fantasme, la mort d'Hitler en est le parfait exemple.

Ainsi encore la première scène d'*Apocalypse Now*¹⁰ voit le capitaine Willard, désœuvré, qui n'est plus que l'ombre de lui-même, briser son miroir. C'est ensuite seulement que commence sa quête de son alter ego monstrueux, le colonel Kurtz, qui le fascine. Il s'en va dans un enfer de corps démembrés « mettre un terme définitif à ses fonctions ». C'est un soleil couchant qui faisait l'affiche du film, ce n'est sûrement pas un hasard. Le soleil n'est pas absent de *L'Apocalypse de Jean* : « [...] et le soleil devint noir comme une étoffe de crin et les astres du ciel s'abattirent sur la terre¹¹ ».

L'apocalypse, c'est le dévoilement, le moment où le masque tombe emportant toutes illusions, au risque de la dislocation de son image. « L'horreur... l'horreur » que répète Kurtz agonisant, c'est la coordonnée émotionnelle de cet instant. Son étymologie renvoie à la réaction somatique, épidermique, l'organe frontière qu'est la peau frémissant alors

¹⁰ Francis Ford Coppola, *Apocalypse now redux*, film cinématographique, Miramax film, 2001.

¹¹ *La bible de Jérusalem*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000, p. 2153.

en écho au vacillement du moi. Son emploi fait souvent appel au religieux. L'oxymore de la sainte horreur vient bien rappeler d'où s'origine le sacré qui réussit dans le champ de ses significations à désigner à la fois le tabou religieux, la règle inviolable, et la région somatique abritant l'excrément. L'horreur se lit dans le visage du Désespéré de Courbet, il est saisi précisément en cet instant où il ôte son masque imaginaire. S'il est propre à exercer un effet de réflexivité sur le spectateur qui peut alors se demander ce qu'il présente d'effrayant, il reste qu'à l'origine, ce que Courbet regardait là, c'était lui-même. Il en va de Courbet comme de chacun d'entre nous dans cette duperie du double et l'étymologie vient ici contredire Sartre : l'enfer, *in fero*¹², ce n'est pas les autres, ce n'est jamais que ce que l'on porte en nous.



Dans son entreprise de recrutement en Europe, Daesh ne fait que s'appuyer depuis son origine sur ce paradoxe dans une tentative de mise en scène de l'apocalypse selon la sunna. Le hadith¹³ en question dit ceci :

L'heure dernière n'arrivera pas avant que les byzantins attaquent A'amaq ou Dabiq. Une armée musulmane regroupant des hommes parmi les

¹² A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016, article enfer et inférer, p. 783 et 1149.

¹³ J.-P. Filiu, « Le djihad de la fin des temps », *Revue de l'Histoire*, n°422, 31 mars 2016.

meilleurs sur terre à cette époque sera dépêchée de Médine pour les contrecarrer. Une fois les deux armées en face à face, les byzantins s'écriront : « Laissez-nous combattre nos semblables convertis à l'islam. » Les musulmans répondront : « Par Allah, nous n'abandonnerons jamais nos frères ! » Puis la bataille s'engagera.

La désintégration de la civilisation occidentale par son double, voilà ce à quoi Daesh aspire.

À ce titre, il n'est rien d'autre que le monstre hideux de notre société qui vient lui imposer avec la plus grande violence, dans le réel, tout ce qu'elle a banni de son fonctionnement.

À l'écroulement de la religion vient répondre le djihadisme islamique.

Au mépris de l'imagination vient répondre la toute puissance imaginaire.

Au rejet de toute forme de foi viennent répondre les fous d'Allah.

Au désintérêt pour les penseurs, les poètes, les musiciens, (et ceux-là, il semble bien que 2016 soit déterminé à tous nous les prendre), vient répondre l'invitation de Daesh à s'identifier à ses fanatiques meurtriers qui font l'actualité.

À l'abandon de nos savoirs vient répondre l'ignorance la plus totale et la plus brutale.

Et puis, et puis... le sort que l'on réserve aux réfugiés : quelle horreur...

C'est qu'au surinvestissement de l'argent et des images de notre société, signe de sa course vers le regard et le déchet, Daesh, comme les partis d'extrême droite, oppose une voix ! Une voix certes abominable, sadomasochiste, mais qui vient s'opposer au mutisme et à l'uniformisation tyrannique du modèle occidental actuel.

Donner de la voix... Donner de la voix est d'une urgente nécessité.

Quelle responsabilité alors pour un psychanalyste et pour une école, face à cela ?

C'est cette question que je me pose à l'heure d'y inscrire mon travail.

Le film de la vie



Celui-là ne manque pas de venir chaque mardi matin dans ce temps aménagé en marge des activités du CMP pour partager un café, des discussions, des airs de guitares et des chansons. Il y trouve un lieu pour déclamer ses poèmes et montrer les œuvres qu'il peint pendant ses insomnies. Il apporta avec lui, sous le bras, il y a deux semaines ce qui devait conclure mon texte, dans un effet de vérité dont seuls les schizophrènes sont capables bien malgré eux et souvent à leur détriment. Parmi le méli-mélo symbolique de l'esquisse qu'il amena figurait donc un soleil au visage étonnant, sourire glaçant, toutes dents dehors, et pourvu d'une paire de lunettes, de soleil, cela va de soi. Je lui indiquais alors tout l'intérêt que je portais à la question du soleil et lui demandais pourquoi celui-là semblait si menaçant.

« C'est un soleil agressif, me répondit-il, car on lui a fait trop de misères. Avec lunettes de soleil car il tourne. »

« Il tourne ? » repris-je.

« Il tourne le plus grand film de la vie que la terre n'a jamais porté. Là est la lumière, puisque pour tourner un film, il faut beaucoup de luminosité. »

Enseignement d'accueil

L'interprétation¹

Trouver « ce qui se dit dans ce qui s'entend », c'est la trame du travail analytique.

Bien avant la Pythie de Delphes, existaient déjà des sujets supposés détenir un savoir réfractaire au raisonnement, à l'ensemble des connaissances acquises, au Logos.

Ils étaient les véhicules d'un savoir insu d'eux-mêmes et venu de l'au-delà. À ce titre, ils étaient mis en demeure d'interpréter, en l'occurrence pour transmettre. Ainsi la fonction première de l'interprète fut-elle d'être le messager des dieux.

Le psychanalyste, qui s'occupe lui aussi d'un registre particulier de l'insu, l'inconscient, n'échappe pas à la règle : il doit interpréter.

Nous nous intéresserons ce soir à l'interprétation telle qu'elle a pu être élaborée par Freud, puis à l'interprétation dite lacanienne à travers un aperçu du cheminement de la pensée de Lacan sur ce sujet.

Le cheminement de la pensée lacanienne, je le retracerai principalement à travers le séminaire I *Les Écrits techniques de Freud* (1954), *La Direction de la cure* (1958) et le séminaire VI *Le désir et son interprétation* (1958-59).

Je m'appuierai aussi sur certains passages du séminaire *Les non-dupes errent* (1973-74).

Ceci posé, mon exposé ne peut être que lacunaire : la question de l'interprétation est immense du point de vue théorique et du point de vue de la conduite de la cure. Les réponses apportées, même si l'on s'en tient à Freud et à Lacan, évoluent avec leurs élaborations théoriques.

En outre la question de l'interprétation a toujours été un thème controversé en psychanalyse. On voit émerger de multiples questions. Quand une interprétation est-elle vraie ? Quand faut-il interpréter ? L'interprétation est-elle ce qu'on dit au patient ? Y a-t-il des interprétations que l'on ne dit pas, mais qui fonctionnent comme telles ? Sur quoi repose l'efficacité d'une interprétation ? Est-elle une simple suggestion ? Quel

¹ Exposé dans le cadre de l'enseignement d'accueil de l'EpSF en juin 2015 à Paris.

rapport y a-t-il entre transfert et interprétation ? On peut continuer : la liste des questions soulevées est longue.

Je vais me concentrer autour de quelques corpus qui me paraissent incontournables dans le cadre d'un enseignement, fut-il comme ce soir à des supposés sachant qui en savent déjà beaucoup.

En l'espace d'une heure et demie, impossible de construire un texte dont la logique soit totalement articulée. À supposer que ce soit possible dans le cadre d'un enseignement plus long. Malgré tout, nous verrons, je crois, émerger à partir des textes de Freud et Lacan, des réponses à toutes ces questions.

Freud a introduit la question de l'interprétation avec son œuvre maîtresse : *Die Traumdeutung, L'interprétation des rêves*, le livre dont lui-même dira qu'il « contient la plus précieuse de toutes les découvertes que j'ai eu la bonne fortune de faire ».

Il y avait depuis des temps lointains, deux courants culturels qui proposaient une « interprétation des rêves ».

Le premier courant proposait de donner une interprétation symbolique globale des rêves. Pour ce courant le rêve doit être pris dans sa totalité : c'est comme un tout qui a une signification symbolique. Dès lors, interpréter, c'est substituer globalement au contenu du rêve, un contenu analogue mais plus intelligible. Un tel exercice, comme le note Aristote, n'est pas à la portée de n'importe qui.

Cette pratique peut sembler fonctionner pour certains rêves simples et typés. Mais elle est mise en échec lorsqu'elle est confrontée à des rêves confus.

Une deuxième méthode d'interprétation des rêves, que Freud appelle la « méthode de déchiffrage », considère le rêve comme un ensemble d'éléments qui doivent être traités chacun séparément. Chaque élément du rêve peut être traduit si l'on possède une clé de déchiffrage. La clé de déchiffrage est fixe, c'est la « clé des songes ».

Entre autres choses, Freud va montrer qu'il n'y a pas de « clé des songes », c'est-à-dire pas de clé fixe pour le déchiffrage des rêves.

À vrai dire, pour faire une parenthèse, malgré la découverte freudienne, on trouve encore de nos jours beaucoup de partisans du déchiffrage. Vous trouverez par exemple facilement sur internet des propositions de « dictionnaire des songes » qui vous promettent de vous dévoiler la « clé des songes » avec laquelle vous pourrez décrypter vos

rêves. L'ignorance assez répandue de la découverte freudienne laisse place à ces océans de fausse science.

Pourtant il semblait déjà clair en 1900, au moins dans les milieux scientifiques, que les deux méthodes d'interprétation dont je viens de parler, la « symbolique » et la « cryptographique », malgré les efforts de leurs partisans, donnaient des résultats peu convaincants.

De telle sorte que, avant Freud, ces deux échecs avaient sérieusement discrédité l'idée même que l'on puisse interpréter les rêves.

C'est dans ce contexte que Freud écrit *Die Traumdeutung* et nous apporte non seulement une théorie des rêves mais en fait les fondements d'une partie de la théorie et de la pratique analytique.

Pour étayer sa conception de l'interprétation des rêves, Freud utilise tout au long de son livre un protocole, au sens que l'on donne au mot protocole dans un travail de recherche scientifique. Avec cette rigueur dans la méthode analytique et expérimentale, avec ce protocole immuable tout au long du livre, avec le nombre des rêves analysés selon ce même protocole, Freud se donne les moyens d'une bonne réception dans la communauté scientifique de l'époque.

Il sera très déçu de ce côté-là.

Une déception pas du tout compensée par l'accueil enthousiaste de la part de certains publics comme les surréalistes : ces publics n'intéressaient pas Freud.

Revenons à ce protocole utilisé dans *Die Traumdeutung*. Il se décompose en trois temps :

- dans un premier temps, avant le récit du rêve proprement dit, figure toujours le récit préliminaire, un récit qui rappelle de façon plus ou moins détaillée le contexte récent ou ancien des lieux, événements, et des personnes auxquelles le rêve fait référence ;

- puis dans le deuxième temps du protocole, vient le récit du rêve ;

- enfin dans un troisième temps, Freud termine par l'analyse du rêve, analyse fondée sur les associations, c'est-à-dire par les associations du rêveur appelées par chacun des éléments du rêve ; cette analyse du rêve est souvent accompagnée d'observations théoriques et méthodologiques.

Ce protocole en trois temps crée un mode opératoire que Freud va transposer dans la cure analytique.

Le premier temps du protocole indique en effet que l'interprétation ne peut se faire indépendamment du contexte, non seulement du contexte

immédiat (les restes diurnes par exemple) mais aussi d'un contexte plus large constitué progressivement durant la cure, notamment grâce à ce que Freud appellera plus tard le travail de « construction » et dont il fera un préalable incontournable à l'interprétation.

Le deuxième temps du protocole indique l'importance du récit du rêve et des mots employés par le patient pour ce récit.

Le troisième temps du protocole introduit la notion fondamentale « d'associations libres » qui va devenir un des piliers non seulement de l'interprétation des rêves, mais aussi de la cure analytique.

Ainsi le protocole mis en place dans une perspective de démonstration scientifique dans *Die Traumdeutung*, anticipe sur une grande partie du cadre méthodologique et de la technique, la pratique analytique.

La théorie freudienne du rêve et de son interprétation nous sont familières : je vais donc très vite.

Le rêve est un rébus, il ne faut pas l'interpréter en tant que dessin. Il y a le contenu manifeste et le contenu latent. Le contenu manifeste, c'est le rêve tel que le rêveur le raconte.

Ce contenu manifeste n'a pas d'intérêt en soi, mais ne nous intéresse que comme point de départ dans notre recherche avec le rêveur, avec le patient, du contenu latent.

Mais avant d'être le point de départ d'une recherche, le contenu manifeste a été le point d'arrivée d'un travail psychique nocturne, un travail psychique d'élaboration de ce contenu manifeste à partir du contenu latent.

Plusieurs opérations sont à l'œuvre dans l'élaboration du contenu manifeste.

Il y a deux opérations qui jouent un rôle clef : la condensation et le déplacement.

Au passage, Freud découvre que l'inconscient est d'une incroyable agilité.

Il souligne qu'on trouve souvent dans le rêve « des opérations très complexes que le rêveur accomplit avec une facilité stupéfiante ».

Les élaborations inconscientes qui produisent les rêves utilisent avec virtuosité toutes les possibilités de transformations linguistiques et rhétoriques, pour produire des rébus astucieux et complexes.

L'inconscient réalise toutes sortes de combinaisons et permutations que le conscient semble avoir beaucoup plus de mal à

réaliser. On le voit dans les rêves comme dans les autres formations de l'inconscient, dans les lapsus par exemple.

Par exemple, une personne travaillée par la faim peut s'exclamer devant un monument : « Quelle belle charcuterie », au lieu de « Quelle belle architecture ». C'est une anagramme presque parfaite, que la même personne mettrait beaucoup de temps à trouver par un travail conscient.

Mentionnons au passage que Saussure considère que l'anagramme est le principe de base de la technique poétique indo-européenne.

Pour élaborer le contenu manifeste, le travail nocturne utilise toute la richesse des procédés existants dans de nombreuses écritures.

Rappelons l'exemple de l'écriture égyptienne et de l'écriture chinoise.

Chaque signe peut être un pictogramme, un idéogramme, un phonogramme, ou un composite (par exemple : un idéo-phonogramme). Plus précisément, chaque signe peut :

- soit dessiner la chose concrète à représenter : ce sont des pictogrammes (maison, arbre, animal), des signes à valeur figurative ;
- soit évoquer un concept abstrait : ce sont les idéogrammes, des signes à valeur symbolique (par exemple tout simplement des nombres 1, 2, 3,...) ;
- soit des phonogrammes, des signes à valeur phonétique qui permettent d'écrire sous forme de rébus les consonnes voulues (sans noter les voyelles) ;
- soit des composites comme les idéo-phonogrammes.

Ce sont ces mêmes types d'opérations de création improvisée de pictogrammes, idéogrammes, phonogrammes, idéo-phonogrammes que l'inconscient utilise pour l'élaboration du contenu manifeste à partir du contenu latent.

L'interprétation de ces rébus ne peut se faire sans les associations du rêveur.

Si dans un rêve apparaissent successivement une île, puis une faux, la lecture par pictogrammes peut aboutir à un non-sens : aucun rapport entre une île et une faux pour tel patient dont les associations montreront que c'est la lecture phonétique « il faut » qui énonce un impératif dont le contenu est à déchiffrer dans la suite du rêve.

Comme le dit Lacan :

Voyez les hiéroglyphes égyptiens : tant qu'on a cherché quel était le sens direct des vautours, des poulets, des bonshommes debout, assis, ou s'agitant, l'écriture est demeurée indéchiffrable. C'est qu'à lui tout seul le petit signe « vautour » ne veut rien dire ; il ne trouve sa valeur signifiante que pris dans l'ensemble du système auquel il appartient. Eh bien ! Les phénomènes auxquels nous avons affaire dans l'analyse sont de cet ordre-là, ils sont d'un ordre langagier².

Lacan clarifie la découverte de Freud en identifiant les processus fondamentaux de déplacement et de condensation découverts par Freud, avec les figures fondamentales de rhétorique que sont la métaphore et la métonymie.

Lorsque Lacan indique que les phénomènes auxquels nous avons affaire dans l'analyse sont d'un ordre langagier, il n'indique aucune restriction, et de fait l'inconscient est capable, si besoin est, d'utiliser des formes qui n'existent que dans certaines langues rares et quasi-inconnues.

Un exemple est donné par l'holophrase. Lacan donne un statut particulier à l'holophrase du point de vue de l'interprétation.

Cela me donne un prétexte pour une digression du côté de chez Lacan avant de revenir à *Die Traumdeutung*.

L'holophrase c'est le nom que donne Lacan à une phrase entière exprimée par un seul mot, à un amalgame des signifiants dans un corps unique.

Il existe quelques langues holophrastiques, peu nombreuses. Leur principale caractéristique donc étant d'agglomérer la phrase entière en une sorte de mot unique.

Cela se produit parfois dans certains rêves.

Un exemple est donné par Jean Guir. Le mot « Westminster » apparaît dans le rêve d'un de ses patients. Jean Guir est amené par les associations de ce patient et par le travail préalable de construction, à proposer l'interprétation : « où est ce mystère ? ».

Cette interprétation a un impact important sur le déroulement de la cure³.

² J. Lacan, « Entretien avec Madeleine Chapsal », *L'express*, 31 mai 1957.

³ J. Guir, *Psychosomatique et cancer*, chapitre XI, sur la fonction de l'ombilic du rêve dans la cure des sujets souffrant de phénomènes psychosomatiques.

Notons au passage que c'est à l'impact sur la suite de la cure que l'on mesure la pertinence d'une interprétation, et pas du tout à l'assentiment du patient.

Lacan a apporté ce concept, celui d'holophrase, pour s'orienter dans certains cas cliniques du registre des phénomènes psychosomatiques, notamment pour souligner en matière d'interprétation, des préconisations très spécifiques dans certaines cures.

Pour Lacan, pour le résumer très synthétiquement, l'holophrase c'est l'absence d'intervalle, de coupure, entre les signifiants S1 et S2.

L'holophrase oppose à la structure habituelle (deux signifiants, S1 et S2, le sujet divisé défini d'être représenté par S1 pour S2) un défaut de coupure qui met en continuité le symbolique (S1) et le réel du corps (les signifiants S2, inconscients, intervenant dans le fonctionnement du corps, dans sa physiologie et dans sa jouissance).

Dans ces cas cliniques, face à ce bloc S1S2, Lacan donne une recommandation très impérative pour la conduite de ces cures : ne pas interpréter, c'est-à-dire ne pas interpréter ce qui est en rapport avec ce bloc S1S2.

Revenons à *Die Traumdeutung*.

Freud découvre que tout rêve est l'accomplissement d'un désir refoulé.

Freud découvre la « censure » qui intervient tout au long de l'élaboration du contenu manifeste et qui déforme le contenu latent. Une déformation qui est la marque d'une défense, et tout particulièrement d'une défense contre le désir véhiculé par le rêve.

Dans ce contexte, l'interprétation se présente donc comme l'objectif du travail mis en œuvre pour reconstituer le contenu latent à partir du contenu manifeste, et en particulier pour retrouver le désir dont le rêve porte l'accomplissement.

Proposés d'abord par Freud pour l'interprétation des rêves, la technique de l'association libre, tout comme le travail de construction, vont devenir les deux piliers du travail analytique.

Ainsi dans *Die Traumdeutung*, Freud a construit une technique d'interprétation des rêves. Mais il conçoit cette technique d'interprétation comme une partie intégrante de la technique psychanalytique elle-même.

Freud le dit souvent et très explicitement, par exemple dans *Le maniement de l'interprétation des rêves en psychanalyse*, texte de 1911 :

Je soutiens que l'interprétation des rêves ne doit pas être pratiquée au cours du traitement analytique comme un art en soi mais que son maniement reste soumis aux règles techniques auxquelles doit obéir l'ensemble du traitement.

[...] Nous ne parlerons ni de la façon d'interpréter [les rêves] ni de l'emploi des interprétations, mais seulement de la manière dont l'analyste doit se servir de l'art d'utiliser ces interprétations au cœur du traitement⁴.

Quand Freud dit qu'il faut « se servir de l'art d'utiliser ces interprétations au cœur du traitement », il assigne une place centrale à l'interprétation dans la cure analytique en tant que traitement, et pas seulement parce que l'interprétation peut modifier le symptôme, ce qui pourtant est déjà beaucoup.

D'emblée, Freud met en garde les praticiens, en soulignant le fait que les rêves ne sauraient être conçus en psychanalyse en dehors du traitement et qu'ils se heurtent à des « résistances » de la part de l'analysant, au point même que les rêves eux-mêmes, et même leur abondance, peuvent être l'expression de la résistance.

Toujours dans ce même texte de 1911, *Le maniement de l'interprétation des rêves en psychanalyse*, Freud indique une série de règles techniques pour l'interprétation qu'il me paraît utile de rappeler, puisqu'il s'agit ce soir d'enseignement :

1) « Si de nouveaux rêves surviennent avant que les anciens aient été interprétés, il convient de s'intéresser à ces récentes productions », et non aux anciennes ;

2) « Si les rêves deviennent par trop prolixes et diffus, qu'on renonce à les expliquer immédiatement » ;

3) « Il faut se garder généralement de montrer, pour l'élucidation des rêves, un trop vif intérêt car l'on risquerait alors de faire croire au malade que le travail stagnerait s'il n'apportait pas de songes », autrement dit, il ne faut pas que la clé de l'énigme dépende du patient — il vaut mieux que l'énigmatique soit l'analyste.

L'analyste doit plutôt convaincre le patient du fait que l'analyse, même si les rêves font défaut et quel que soit l'intérêt de ces derniers, ne peut manquer de matériaux ;

⁴ S. Freud, « Le maniement de l'interprétation des rêves en psychanalyse », 1911, *O. C.*, XI, p. 43-48.

4) « Une production onirique riche en matériaux doit, en principe et selon toute précision, être considérée comme non entièrement explicable » ;

5) Freud précise que souvent les rêves « biographiques », « contiennent tout le contenu de la névrose », donc les interpréter signifierait « interpréter » toute la névrose, ce qui serait complètement « sauvage » et surtout ne constituerait nullement une interprétation ;

6) « Il ne faut pas non plus espérer tirer grand-chose d'un rêve survenu au début du traitement » ;

7) « Des beaux exemples de rêves entièrement interprétés nous ont montré que plusieurs scènes successives d'un même songe peuvent avoir un contenu semblable », donc ce n'est pas la peine d'insister lorsqu'il y a une « série de rêves » ;

8) « Nous avons appris également que plusieurs rêves d'une même nuit peuvent n'être que des tentatives pour représenter de manière différente un contenu identique » ;

9) « Je parlerais enfin d'un genre particulier de rêves qui, suivant les cas, ne surviennent qu'au cours d'un traitement analytique [...] faciles à interpréter et dont la traduction ne fournit rien de plus que ce que le traitement a pu découvrir [...] Tout se passe comme si le patient avait l'amabilité d'apporter, sous forme de rêve, exactement ce que nous venions juste auparavant de lui "suggérer". »

Une allusion de Freud à la suggestion, l'occasion de nous rappeler que la suggestion peut se produire pendant la cure analytique et qu'il faut savoir la repérer. Et aussi que le premier à être « suggestionné », peut être l'analyste lui-même :

1) « La plupart des rêves vont plus vite que l'analyse », donc il ne faudrait pas « forcer » l'interprétation dans une cure à cause d'une interprétation de rêve. Ce qui s'inscrit dans une perspective plus générale, il ne faut pas forcer l'interprétation : elle doit trouver sa place à un moment précis.

2) Enfin Freud conseille aux analystes de savoir se taire, de dire le minimum indispensable. La plainte transférentielle devrait être plutôt « Vous ne dites rien ».

Notons que, dans tout cela, le rapport étroit de l'interprétation au transfert est maintes fois souligné. D'abord bien sûr parce que l'un et l'autre sont à l'œuvre dans la conduite de la cure. Mais aussi pour toutes

sortes de raisons plus précises qui apparaissent au fil des règles préconisées par Freud que je viens de rappeler.

Par exemple, lorsque Freud, de façon humoristique, nous indique que dans certains cas, « tout se passe comme si le patient avait l'amabilité d'apporter, sous forme de rêve, exactement ce que nous venions juste auparavant de lui "suggérer" ». Voilà bien un exemple noté par Freud, parmi bien d'autres, de l'intrication entre formations de l'inconscient, interprétation et transfert.

Comme annoncé, je voulais, à travers un certain nombre de rappels freudiens, me conformer au cadre convenu d'un enseignement, et exposer d'abord les fondements théoriques et techniques classiques.

Pour aller plus loin dans mon sujet de ce soir, l'interprétation, après vous avoir assez longuement rappelé les positions freudiennes, je vais retracer de façon synthétique (sans doute exagérément synthétique) les éclairages apportés par Lacan qui évoluent avec le cheminement de sa pensée au gré de son enseignement.

Pour commencer, et cela va planter le décor, je voudrais vous lire quelques passages remarquables dans les toutes premières pages du séminaire VI *Le désir et son interprétation*.

C'est un texte à la fois très freudien, au sens où Lacan dit de lui-même qu'il est freudien, et en même temps très lacanien, au sens des passages du séminaire de 1973 *Les non dupes errent* que je vous lirai tout à l'heure.

Au début du séminaire VI, Lacan veut nous faire entendre la rupture que Freud a créée en montrant que le rêve est toujours porteur de l'accomplissement d'un désir.

Pour bien faire entendre la nature de cette rupture, Lacan, dès le début du séminaire VI, cite la formule de Spinoza :

« Le désir est l'essence même de l'homme »

En effet avec cette formule, Spinoza le premier crée une rupture, car il va à l'encontre de beaucoup d'autres positions sur le désir, celle d'Aristote par exemple qui range plutôt le désir du côté de la bestialité.

Spinoza est précurseur, nous dit Lacan, de quelque chose de « nouveau, dans le progrès, le sens d'un certain rapport de l'homme à lui-même qui est celui de l'analyse telle que Freud l'a constituée ».

Je lis Lacan :

Une analyse est [...] un traitement psychique. Ce traitement porte à divers niveaux du psychisme et d'abord sur ce que nous appellerons les phénomènes marginaux, ou résiduels : le rêve, les lapsus, le trait d'esprit, qui furent les premiers objets scientifiques de l'expérience psychanalytique.

Ce traitement, si nous entrons plus avant dans son aspect curatif, porte également sur des symptômes au sens large pour autant qu'ils se manifestent dans le sujet par des inhibitions constituées en symptôme, et soutenues par ses symptômes.

Enfin c'est un traitement modificateur de structure, et nommément de ces structures qui s'appellent névroses⁵.

Avant de poursuivre la lecture, notons que c'est l'acte d'interprétation qui est notre principal mode opérationnel de ce point de vue, c'est-à-dire dans la mesure où, comme le dit Lacan, une analyse « c'est un traitement modificateur de structure ».

Je poursuis la lecture du texte de Lacan :

D'autre part à quel titre la psychanalyse intervient-elle pour traiter à divers niveaux avec ses diverses réalités phénoménales ?

C'est en tant que celles-ci mettent en jeu le désir.

Ainsi c'est comme significatifs du désir que les phénomènes que j'ai appelé résiduels (le rêve, les lapsus, les traits d'esprit, ...) ont été d'abord appréhendés par Freud dans les symptômes.

Enfin que signifie le terme même de défense [...] Contre quoi y a-t-il défense, si ce n'est contre quelque chose qui n'est autre que le désir.

Puis Lacan, partant de la formule de Spinoza « le désir est l'essence même de l'homme » se fait soudain très précis, et d'une façon fascinante. Je reprends la lecture :

Il y a dans cet Autre un quelque chose qui met toujours le sujet à une certaine distance de son être, et qui fait que cet être il ne le rejoint jamais, qu'il ne peut l'atteindre que dans cette métonymie de l'être dans le sujet qui est le désir.

Le désir est la métonymie de l'être dans le sujet, le phallus est la métonymie du sujet dans l'être.

⁵ J. Lacan, Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, Le seuil, 2013

Ainsi, avec Freud et Lacan, le désir trouve sa place centrale dans « le sens d'un certain rapport de l'homme à lui-même qui est celui de l'analyse telle que Freud l'a constituée » comme le dit Lacan, mais aussi dans tous les éléments constitutifs de la pratique de la cure. Dans les formations de l'inconscient, et particulièrement au titre des défenses.

Mais, bien sûr, le désir trouve aussi sa place centrale du côté du transfert. Je cite Lacan :

Du seul fait que nous réintroduisons le mot désir là où des termes comme « affectivité », comme « sentiment positif ou négatif » sont employés couramment dans une approche des forces efficaces de la relation analytique et nommément du transfert, un clivage éclairant se produira.

En effet si au lieu de considérer que le transfert est constitué par une affectivité ou des sentiments positifs ou négatifs, nous nommons ce qui est ici éprouvé d'un terme unique : le désir, si nous parlons de désir sexuel et de désir agressif à l'endroit de l'analyste, il nous paraîtra tout de suite du premier coup d'œil que ces désirs ne sont pas tout le transfert, et que celui-ci nécessite d'être défini par autre chose que par des références plus ou moins confuses à la notion d'affectivité positive ou négative.

Bref, dans l'intrication déjà mentionnée entre formations de l'inconscient, interprétation et transfert, la question du désir est partout centrale.

Passons maintenant au cheminement de la pensée de Lacan sur l'interprétation.

La première période de Lacan est celle des années 50.

À cette période, l'inconscient est structuré comme un discours.

Le vivier d'où l'inconscient prend la forme signifiante d'un discours, est alors considéré par Lacan comme un lieu du code complet.

On y trouve les signifiants capables de tout dire, y compris, pourquoi pas, le fin mot du désir et de la jouissance, l'essence ultime de l'être.

Et pour donner le nom que Lacan donne à ce vivier : l'inconscient est structuré comme un discours, le discours de l'Autre, l'Autre trésor des signifiants.

Interpréter, c'est alors contribuer à ce que l'analysant accède au symbolique, lui permettre de retrouver des signifiants cachés.

Pour parvenir à cela, Lacan considère la cure dans un registre intersubjectif, comme une dialectique socratique où, à l'instar de Socrate, l'analyste se positionne de manière à restaurer un savoir en souffrance.

Un peu plus tard, toujours dans un registre intersubjectif, Lacan conçoit la cure comme se déployant suivant une dialectique hégélienne.

Dans la dialectique socratique, on produit un savoir S2 sur l'histoire oubliée du sujet. Dans la dialectique hégélienne, l'analysant produit des signifiants S1, qui sont validés par l'analyste.

C'est ce que l'on retrouvera, lorsque Lacan proposera la structure du discours de l'analyste : l'agent (a), soit l'analyste en position de (a), met au travail §, le sujet divisé, pour produire du S1.

Cependant Lacan se détournera ensuite de la dialectique hégélienne qui finalement semble renforcer l'axe imaginaire au lieu de l'amenuiser comme espéré, et en même temps cessera d'envisager la relation analytique dans le registre de l'intersubjectivité.

Il s'agit alors d'insister pour que l'interprétation ne se réduise plus à l'art d'esquiver les pièges de l'imaginaire, et qu'elle opère directement au sein même du registre symbolique.

C'est une manière de mettre en œuvre ce que Lacan dit déjà dans le séminaire VI, et que j'ai déjà cité : une analyse « c'est un traitement modificateur de structure ».

Comme l'inconscient structuré comme un langage, pour être « modificateur de structure », l'interprétation doit opérer directement au sein même du registre symbolique.

Pour le dire vite il s'agit de dégager le désir du sujet de la prison du symptôme.

Le symptôme est une métaphore qui piège le désir inconscient, dont la vérité reste méconnue. Si vous décidez la métaphore, le désir retrouve sa liberté, c'est-à-dire la possibilité d'une course métonymique permanente qui est son essence.

À cette fin, l'interprétation du symptôme en déconstruit ce que Lacan appelle « l'enveloppe formelle » du symptôme.

Sur le plan de la conduite de la cure, cela se traduit pour l'interprétation par l'usage de la ponctuation, la coupure, l'allusion, et surtout l'équivoque.

La ponctuation de la chaîne signifiante capitonne le discours, invalide une signification pour en fait miroiter une autre.

La coupure interrompt la chaîne signifiante avec effet de suspens, de perplexité.

L'allusion laisse entendre entre les lignes ce qu'elle ne dit pas.

L'équivoque montre la pluralité de sens en écho à la polysémie du langage.

Chacune de ces modalités d'interprétations, crée une tonalité souhaitée d'oracle. C'est un terme « oracle » sur lequel Lacan insiste.

Sur l'usage que Lacan fait de l'équivoque, il y aurait beaucoup à dire, mais mon temps est limité, et je voudrais illustrer tout ce que je viens de dire avec un cas apporté par Winnicott, marqué par une séquence interprétative qui illustre d'une façon remarquable tout ceci, à la fois sur le plan théorique et sur le plan de la conduite de la cure.

Je vais donc terminer maintenant avec un fragment d'un cas clinique apporté par Winnicott⁶, un fragment qui, comme nous allons le voir, illustre parfaitement ce que nous avons trouvé chez Lacan au sujet de l'interprétation.

Voici le récit de Winnicott sur une interprétation inhabituelle qu'il a été conduit à faire :

Je commencerai par un exemple clinique. Il s'agit du traitement d'un homme d'âge mûr, marié, père de famille, ayant réussi dans l'exercice d'une profession libérale. L'analyse s'est déroulée de façon classique. Cet homme avait déjà suivi une longue analyse et je n'étais pas, loin de là, son premier psychothérapeute. Un grand travail avait été accompli par lui-même et par chacun de ses thérapeutes ou analyste à tour de rôle ; de nombreux changements étaient intervenus dans sa personnalité. Mais il demeure toujours quelque chose qui lui prouve qu'il ne peut s'en tenir là. Il sait que ce pour quoi il est venu, il ne l'a pas encore trouvé. S'il renonçait, le sacrifice serait trop grand.

Dans la phase actuelle de son analyse, quelque chose a été atteint qui est nouveau pour moi : quelque chose qui est en rapport avec la manière dont j'aborde l'élément non masculin de sa personnalité.

Un vendredi, le patient était venu, me racontant beaucoup de choses comme à l'accoutumée. Ce qui me frappa ce jour-là, ce fut qu'il me parla de l'envie du pénis. J'utilise ces mots à dessein et je me demande qu'on m'accorde que c'était bien là le terme adéquat en fonction du matériel

⁶ D. Winnicott, *Jeu et réalité*, p.140-142.

apporté et de sa présentation. Il est rare qu'on ait recours au terme d'envie du pénis dans la description d'un homme.

Un changement marqua cette phase de l'analyse. Je lui dis : « Je suis en train d'écouter une fille. Je sens parfaitement que vous êtes un homme, mais c'est une fille que j'écoute, et c'est à une fille que je parle. Je dis à cette fille : “Vous parlez de l'envie du pénis.” »

Je tiens à souligner que ceci n'a rien à voir avec l'homosexualité.

(On m'a fait remarquer que mon interprétation, dans ses deux parties, était assez proche d'un jeu et aussi éloignée que possible d'une interprétation autoritaire qui conduit à l'endoctrinement.)

Il m'apparut clairement, étant donné l'effet profond de cette interprétation, que ma remarque tombait juste ; si je rapporte l'incident, c'est que le travail commencé au cours de cette séance a réussi à nous faire sortir d'un cercle vicieux. En effet, j'avais fini par m'habituer à une sorte de routine : bon travail, bonnes interprétations, bons résultats, suivis chaque fois, au bout d'un temps, de désillusion et de destruction quand le patient était amené à reconnaître que quelque chose de fondamental restait pour lui inchangé ; c'était ce facteur inconnu qui avait conduit cet homme à poursuivre son analyse pendant un quart de siècle. Le travail qu'il faisait avec moi connaîtrait-il le même destin que celui accompli avec ses autres thérapeutes ?

Cette fois mon interprétation eut un effet immédiat : acceptation intellectuelle et soulagement ; puis il y eut des effets plus éloignés. Après une pause, le patient dit « Si je me mettais à parler de cette fille à quelqu'un, on me prendrait pour un fou. »

Les choses auraient pu en rester là, mais je ne regrette pas, étant donné ce qui suivit, d'être allé plus avant. La remarque que je fis me surprit moi-même ; elle confirmait ce que j'avais avancé. Je dis : « Il ne s'agissait pas de vous qui en parliez à quelqu'un ; c'est moi qui vois la fille et qui entends une fille parler alors qu'en réalité, c'est un homme qui est sur mon divan. S'il y a quelqu'un de fou, c'est moi. »

Je n'eus pas à élaborer l'interprétation : elle passa telle quelle. Le patient dit qu'il se sentait maintenant sain d'esprit dans un environnement fou. En d'autres termes, il était délivré d'un dilemme. Comme il le dit par la suite : « Je ne pouvais jamais dire (sachant que je suis un homme) : “Je suis une fille.” Ce n'est pas ma façon d'être fou. Mais c'est vous qui l'avez dit, vous vous êtes adressé à ces deux parties de moi-même. »

Cette folie qui était la mienne lui avait permis de se voir comme une fille, mais de ma place. Il sait bien qu'il est un homme, il n'a jamais eu de doute à ce sujet.

Ce qui s'est passé là va-t-il de soi ? Pour ma part, il m'a fallu vivre une profonde expérience personnelle avant d'arriver à ma compréhension actuelle des choses.

Cet homme et moi, nous avons été amenés à conclure — tout en étant incapables de le prouver — que sa mère, qui n'est plus en vie, l'avait d'abord vu comme un bébé-fille avant de pouvoir penser à lui comme à un garçon. En d'autres termes, cet homme avait dû se conformer à l'idée de sa mère, à savoir que son bébé devait être et était une fille. (Il était le deuxième enfant, le premier étant un garçon.) L'analyse a confirmé que, lors des premiers soins qu'elle lui avait prodigués, sa mère le tenait et se comportait avec lui, physiquement, comme si elle n'arrivait pas à le considérer comme un garçon. C'est donc sur ce modèle qu'il avait par la suite organisé ses défenses⁷. Mais il s'agissait de la « folie » de la mère qui voyait une fille là où il y avait un garçon, ce qui se trouva actualisé quand j'eus dit : « C'est moi qui suis fou. » Ce vendredi-là, il partit, profondément ému. Il sentait que c'était le premier changement significatif qui s'opérait depuis longtemps dans son analyse, bien que, je le rappelle, le progrès, entendu comme accomplissement d'un bon travail, ait été continu.

Je donnerai de plus amples détails sur l'incident du vendredi en question. Le lundi suivant, il arriva en disant qu'il était malade. Il était clair pour moi qu'il avait la grippe et je lui dis que sa femme l'aurait, elle aussi, le lendemain, ce qui se produisit effectivement. Néanmoins, il m'invita à interpréter cette maladie, qui avait commencé le samedi, comme s'il s'agissait d'une maladie psychosomatique. Ce qu'il voulait me dire, c'est qu'il avait eu le vendredi soir des relations sexuelles satisfaisantes avec sa femme, qu'il aurait donc dû se sentir mieux le samedi, mais que, bien au contraire, il était tombé malade et s'était senti malade. Je laissai de côté les troubles physiques et lui parlai de ce qu'avait apparemment d'incongru pour lui son sentiment d'être malade après le rapport sexuel, alors qu'il avait pensé qu'il se sentirait mieux. (Effectivement, il aurait pu dire : « J'ai la grippe mais, malgré tout, je me sens mieux dans ma peau. »)

Mon interprétation se poursuivit dans le sens où elle avait débuté le vendredi précédent. Je dis : « Vous avez l'impression que vous devriez être content de l'interprétation que je vous ai donnée l'autre jour et qui a dégagé, libéré, un comportement masculin. Mais la fille à laquelle je m'adressais, elle, ne veut pas que l'homme soit libéré⁸ et, effectivement, elle ne s'intéresse pas à lui. Ce qu'elle désire, c'est une totale reconnaissance d'elle-même et de ses propres droits sur votre corps. Son

⁷ Le rôle de miroir que joue la mère dans le développement de l'enfant est étudié plus en détail dans le chapitre IX de ce livre.

⁸ The Girl that I was talking to, however, does not want the man released.

envie du pénis comporte tout spécialement l'envie qu'elle vous porte en tant que mâle. » Je continuai : « Le sentiment d'être malade est une protestation qui provient du soi féminin, qui provient de cette fille, parce qu'elle a toujours espéré que l'analyse révélerait en fait que cet homme, vous, est et a toujours été une fille (et "être malade", c'est, en fait, une grossesse prégénitale). La seule fin à l'analyse que cette fille puisse rechercher, c'est la découverte qu'en réalité vous êtes une fille. » À partir de là, on commence à comprendre la certitude de ce patient que son analyse ne pourrait jamais se terminer⁹.

Pendant les semaines qui suivirent, une grande partie du matériel confirma le bien-fondé de mon interprétation et de mon attitude. Le patient eut dès lors le sentiment que la menace de l'interminable ne pesait plus sur son analyse.

Que voyons-nous dans ce récit exceptionnel.

D'abord tout le travail préliminaire. Des années de cure. Des années de travail de l'analysant, de l'analyste.

Quelque chose qui se met en place progressivement dans la compréhension par l'analyste de ce qui se dit.

Nous voyons deux interventions de Winnicott qui ont valeur d'interprétation.

La première, celle qui commence par « je suis en train d'écouter une fille », apparaît comme une interprétation dans laquelle l'analyste condense une perception consciente de la part de l'analyste de ce qui est en jeu.

Tandis que la deuxième, celle où Winnicott dit « [...] s'il y a quelqu'un de fou, c'est moi » se présente d'abord pour Winnicott, il nous le dit, comme ce que Lacan appellerait un coup de dés. À cet instant, et pour un bref instant, Winnicott s'autorise une interprétation dont la dimension mantique, divinatoire, est flagrante.

Cette interprétation anticipe l'appréhension consciente par Winnicott de ce qui est en jeu, et c'est d'ailleurs probablement grâce à cela qu'elle atteint son but.

Souvenez-vous, nous avons relevé que Lacan souligne déjà la dimension mantique de l'interprétation chez Freud.

⁹ On comprendra, j'espère, que je ne suggère nullement que la maladie physique tout à fait réelle de ce patient, la grippe, avait été déclenchée par les tensions émotionnelles qui coexistaient avec les tensions physiques

Ce n'est qu'après coup, et par l'impact sur la cure, que l'on entend ce que ce « s'il y a quelqu'un de fou, c'est moi » de Winnicott, donne à entendre au sujet, à savoir la folie de sa mère dans le regard qu'elle a porté sur son bébé garçon.

On voit aussi à quel point le débat sur l'exactitude de ce qui est énoncé dans une interprétation, procède d'une méconnaissance complète de ce qui est en jeu.

L'interprétation de Winnicott est porteuse de vérité, mais dans un registre où l'exactitude se situe dans un plan bien différent de celui de l'écoute ordinaire, c'est-à-dire, dans le registre du transfert.

Winnicott n'est pas fou, mais le « c'est moi qui suis fou » est bien exact, pourvu qu'on l'entende comme le sujet l'entend à son insu, comme énoncé de la place de Winnicott dans le transfert, et ainsi comme la réponse, si longtemps en suspens, à une question archaïque du sujet.

Le dire ainsi, c'est en fait simplifier les choses. Car la structure de ce sujet, telle que la première interprétation de Winnicott la fait entendre au sujet — « je suis en train d'écouter une fille... » — a été définitivement déterminée par les effets de la folie de sa mère à sa naissance.

Ce n'est donc pas véritablement à une question que répond la deuxième interprétation de Winnicott. Ce dont il s'agit pour ce sujet est de l'ordre de l'impossible à interroger en tant que c'est pour ce sujet un préalable à l'essence même de son être. L'énonciation de Winnicott vise l'étrangeté ressentie par le sujet de sa propre structure, et permet au sujet d'apercevoir (depuis la place qui est celle de Winnicott) que sa propre structure ne dénote pas une réponse archaïque inappropriée à la position de la mère, que ce qui était inapproprié, c'était la position de la mère.

En cela cette deuxième interprétation de Winnicott (qui interprète le désir délirant de la mère) ne mettra pas un terme au désir de la fille à laquelle Winnicott s'adressait dans la première interprétation. Et c'est enfin dans la troisième interprétation, celle du lundi suivant que Winnicott, interprète le désir de totale reconnaissance de cette fille (alors que la première interprétation ne visait que son envie de pénis).

Pareille séquence interprétative du désir, ne surgit pas tous les jours dans notre travail analytique. Ce qu'elle doit au talent bien sûr, mais aussi au travail préalable ne doit pas être oublié. Non plus que son intégration complète dans le contexte transférentiel sans lequel elle serait

impossible, et dont elle modifie au passage la structure : par exemple, comme le note Winnicott un peu plus loin : l'élément féminin, clivé, trouve à cette occasion avec Winnicott en tant qu'analyste, une unité primaire.

Les avancées théoriques de Freud et Lacan, des plus simples aux plus subtiles, et les recommandations sur la conduite de l'interprétation dans la cure, trouvent ainsi dans ce fragment de cas clinique l'illustration de leur pertinence.

C'est sur cette adéquation de la théorie et d'une pratique remarquable que je voudrais conclure ce soir.

Rencontre Berlin-Paris

Autour de la perversion

Alejandra Barron

Le piège à désirs¹

Le concept de perversion dans la psychanalyse est utilisé pour désigner des choses diverses. Grossièrement, on peut distinguer trois usages du terme perversion. Le premier : la perversion renvoie aux pathologies de la sexualité. C'est quasiment le temps avant Freud (mais malgré les thèses de Freud la perversion est souvent pensée dans ces termes même aujourd'hui). Avec Freud nous en venons à la deuxième connotation de la perversion, à savoir qu'elle se réfère à des caractéristiques structurelles de la sexualité humaine. Quelques adeptes de Freud entendent la perversion comme un stade originaire et naturel, précurseur de la névrose, qui par ses mécanismes spécifiques peut toutefois freiner et entraver cet état.

Lacan se montre critique par rapport à ces thèses et il fait de la perversion une structure aussi complexe que la névrose, voire plus compliquée. C'est sa contribution et troisième conception du terme perversion, c'est-à-dire une structure à part entière du sujet.

La perversion est un champ extrêmement hétérogène. Cela part du cliché simpliste du fétichiste solitaire et aboutit à un champ très large des pratiques sexuelles très inhabituelles comportant victimes et bourreaux, la relation mère-enfant, la très contestée homosexualité, jusqu'aux personnages dont on prétend qu'ils sont pervers, sans qu'il y paraisse le moindre aspect. De mon point de vue (comparé aux théories sur la névrose et la psychose), il y a un discours non satisfaisant sur la perversion, voire pas de discours du tout. Alors que nous pouvons nous mettre d'accord sur ce qu'il en est de « l'hystérique » ou « du psychotique » — indépendamment du fait que ce soit vrai ou pas — on se demande toujours ce qu'est le côté pervers d'un acte.

¹ Texte prononcé à Paris le 9 avril 2016 dans le cadre d'une rencontre Berlin-Paris organisée par l'EpSF et l'Association Freud-Lacan Gesellschaft de Berlin, journée clinique sur le thème de la perversion.

Si l'on consulte le dictionnaire² on trouve concernant le verbe *pervertir*, un saut sémantique. Le premier sens est « l'ordre ou bien l'état des choses qui dérangent » et le second « ce qui corrompt les habitudes, la croyance ou bien le goût » avec de mauvaises doctrines ou exemples. (Eh oui, il s'agit d'un dictionnaire catholique !). À propos de l'adjectif dérivé *pervers* on trouve comme définition : « extrêmement mauvais, méchant, détraqué, démolit ce qu'il en est des habitudes et du devoir d'un état ». Quant au dictionnaire étymologique latin il hésite de la même manière à donner au vocable une connotation péjorative définitive. Ainsi peut-on y lire que le substantif *perversitas* est équivalent à *absurdité*, *contresens*. D'après la traduction espagnole cela correspond à *extravagance*, *absurdité*, *déchéance*. L'adjectif *perversus*, signifie en première intention *tordu*, *retourné*, puis *de travers*, *faux*, *injuste*, et enfin *mal*, *mauvais*, mais aussi *envieux*. Le verbe *pervertere*, lui, est traduit *par retourner*, *renverser*, *jeter à bas*, *anéantir*, *détruire*, *précipiter* et aussi simplement *contrer*. Le terme se meut dans un spectre sémantique entre l'usage d'une chose qui n'a pas été pensée comme telle avec une légère tendance dépréciative et une forte tonalité moralisante de culpabilisation.

Dans tous les cas pour qu'il y ait perversion, il faut admettre un ordre antérieur des choses sur lequel la perversion agit : de fait elle détruit cet ordre antérieur des choses. Si nous dénis à l'existence un ordre naturel, le corollaire en est qu'il n'y a pas de perversion naturelle. Si nous dénis l'existence d'un ordre moral, le corollaire en est qu'il n'y a pas de perversion morale. Nous parlons dans la psychanalyse de perversion lorsque l'ordre symbolique est dénié. D'autres diront que c'est la différence sexuelle qui est déniée. À propos de cette assertion trop machinalement répétée, il faudrait réfléchir au fait qu'il est actuellement difficile de situer cette sacrée différence sexuelle vu les multiples facettes de la sexualité.

Mais c'est un autre débat.

Le seul contexte dans lequel je peux envisager qu'un déni de la différence des sexes soit en rapport avec la perversion est celui où le sujet, déniait la castration de la mère, se positionne à la place de son manque, en tant que phallus imaginaire. Je me suis même demandée si la perversion par excellence, le fétichisme, ne serait pas plutôt un compromis par lequel le

² Dictionnaire de l'Académie Royale d'Espagne.

sujet, à l'aide de son fétiche, « complèterait » la mère plutôt que de devoir être « partie de la mère ».

Tout le problème des perversions consiste à concevoir comment l'enfant, dans sa relation à la mère, relation constituée dans l'analyse non pas par sa dépendance vitale, mais par sa dépendance de son amour, c'est à dire par le désir de son désir, s'identifie à l'objet imaginaire de ce désir en tant que la mère elle-même le symbolise dans le phallus.³

Le déni de l'ordre symbolique est le déni de la manière avec laquelle le mot dans son usage entame le réel. Cela concerne bien sûr le sujet et son statut. À la question : que suis-je ? Le pervers répondrait : « Je suis ce qui manque à ma mère ». Nombre d'analystes affirment qu'il s'agit dans cette affaire d'une séparation. Le pervers serait aliéné mais pas séparé. Ces développements sur la perversion comme structure intermédiaire, au sens de station intermédiaire sont désapprouvés dans le milieu analytique.

Pour ma part je comprends de telles prises de position non pas en terme de développement mais plutôt en opérations logiques et cela ne me paraît pas du tout absurde. Le pervers me semble être dans un « espace intermédiaire », dans lequel il est *ni-ni*. Il est plutôt une partie — un morceau, un organe de l'Autre. Lacan présente la position perverse comme une identification avec l'objet *a* et comme instrument à servir à la jouissance de l'Autre. De ce point de vue j'ose dire que le pervers n'est pas seulement *un* organe, il est un organe exécutif. Ce qui définit la perversion c'est un assujettissement à l'Autre avec des effets respectifs sur son désir et sa jouissance. *Chocolate por la noticia* ! (rien de bien nouveau donc).

Ici, il me semble utile de préciser, qu'en parlant du pervers c'est — comme je l'ai déjà précisé — au fétichiste que je pense le moins. Pourquoi ? Parce que Lacan affirme que le pervers est comme un croyant, un croisé : il croit ardemment à la jouissance de l'Autre et il se *consacre, se voue à la produire*. Où trouve-t-on cela chez le fétichiste ? Ce n'est pas une question rhétorique, j'aimerais vraiment qu'on me dise ce qui m'échappe. Le pervers cherche à trouver le point faible de l'autre pour prendre le contrôle, pour le diriger au niveau de son angoisse et il excelle dans sa capacité à réveiller cette angoisse. Il se caractérise avant tout par son désir et sa volonté d'apporter de la jouissance à l'Autre (A). Une jouissance au-delà des frontières des désirs conscients de l'autre (a), cela veut dire qu'il lui fait franchir son refoulement. On peut penser que c'est exactement au point où le sujet se pervertit que « son ordre » se brise.

³ J. Lacan, « Du Traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 554.

Tandis que pour les psychiatres et quelques analystes, le pervers⁴ se définit du fait qu'il traite les autres comme des objets, la psychanalyse opère un renversement: le pervers se fait lui-même objet de la jouissance de l'Autre et pour cela il a besoin que son partenaire soit divisé, qu'il soit sujet. Pour cette raison cela ne marche pas si bien que cela entre le sadique et le masochiste. L'un et l'autre occupent la même position. Le masochiste, dans la mesure où il prend un rôle actif et non passif, comme on l'affirme souvent, se consacre aussi à produire de la jouissance chez l'Autre. Ainsi il met son partenaire hors de lui.

Le sujet pervers jouit de trouver chez son partenaire des signes de complicité, mais une complicité contre sa volonté. Son partenaire devrait être cor-rompu, rompu, cassé mais le préfixe *co* indique malgré tout une « participation propre, une collaboration ». Il s'agit en l'occurrence de tout autre chose que lorsque des personnes se font mal par plaisir.

Pour illustrer ces propos une petite vignette clinique :

Carla a travaillé longtemps comme Domina dans un club sado-maso. Elle explique à ce sujet que ce qu'on y fait est de l'ordre du pathologique et que dans sa vie privée, elle a une tout autre sexualité. À un certain moment elle se marie et arrête complètement son job. C'est alors que commence le harcèlement. Un ancien « esclave » veut reconquérir sa domina. Il l'observe, la poursuit lui envoyant des mails provocants et menaçants : l'esclave voudrait dénoncer la vie secrète de Carla si elle ne vient pas à sa rencontre. Et en quoi : Carla devrait le battre à mort. Elle change d'adresse et de nom. Il la retrouve et distribue des prospectus de Carla en costume de domina auprès de son tout nouveau voisinage, il proclame autour d'elle qu'il va détruire sa vie. Carla dépose une plainte auprès de la police, plainte qui ne mène à rien. Elle a peur pour ses enfants et s'aperçoit alors avec horreur qu'elle voudrait vraiment le battre à mort. Qu'il le mérite. Mais elle se retient. Le stalker (harceleur) séduit sa mère. Prochainement ils vont se marier. Une question de temps ?

Il y a quelques années dans un congrès de la *Freud-Lacan Gesellschaft* à Berlin, j'ai présenté quelque chose sur le thème du clivage *Spaltung* sous l'occurrence du signifiant « occasion » *Gelegenheit*, que j'ai

⁴ Il s'agit ici du concept « psychopathe », tel qu'il fut discuté dans le cadre d'un colloque en Argentine portant sur la pertinence de ce terme dans le cadre de la théorie analytique. Le résultat fut que ce qu'on nomme « psychopathe » en psychiatrie correspond, est comparable à ce que nous appelons « pervers ». Ce qui ne veut pas dire que psychopathie et perversion soient synonymes.

extrait des *Trois essais sur la sexualité*. Il s'agissait de remettre en question la stabilité de la structuration subjective. En même temps j'ai tenté de problématiser, sous quelles conditions particulières le névrosé peut dépasser-franchir son propre refoulement inconscient. C'est certes un fantasme classique du névrosé : le désir de vivre un scénario libre de refoulement. À ce point se trouve une différence, certes petite mais néanmoins importante, par rapport à ce que j'ai dit jusqu'à présent sur le pervers : en fait il manque le côté *croisé*, celui qui force son partenaire divisé à jouir. Dans cet exemple le névrosé serait amené à dépasser ses limites. Freud parle de cela dans le contexte des enfants abusés sexuellement par leurs éducateurs et tuteurs. Il le formule de manière brutale, disant que de telles personnes le font « parce que se présente à eux la meilleure des occasions⁵ ». Il pose la question de la poussée des pulsions comme une *question de temps*. Je le formule ainsi avec précaution. Le temps est ici envisagé sous de nombreux aspects: le temps en rapport avec l'immortalité de la pulsion (dans son aspect dynamique et topique) mais aussi à propos du discours qui dans l'après coup se resignificantise et tout particulièrement en rapport avec *le temps de l'inconscient et son fonctionnement*.

Quelque chose qui à un moment s'imposait comme traumatique se révélera par la suite engendrer une grande excitation et inversement, ce qui est fantasmé si ce n'est pas le bon moment (le bon moment n'est en général jamais la règle) totalement traumatisant. De quoi cela dépend-il ?

Nous savons que dans la sexuation d'un sujet il y a des événements qui vont tracer/définir son fantasme (avec Freud nommons cela: disposition libidinale et fixation). Dans la plupart des cas d'abus sexuels — si ce n'est dans tous — le problème tourne autour du fait que la victime *el abusado* malgré le caractère de rupture de l'acte (et plus tard justement en rapport avec cela) n'est pas dans la situation de se sentir tout à fait irresponsable de ce qui « malgré lui se passe en lui ».

Le point de surprise est là et la conviction du pervers s'enracine dans cela.

⁵ S. Freud, *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie* [1905], *Ausgewählten Schriften*, Leipzig : Reclam, 1985, p. 136.

[...] Il faut que cet Autre soit dans son désir complice [...] de ce qui se passe devant lui, et qui a valeur de rupture. Observez que cette rupture n'est pas n'importe laquelle. Il est essentiel qu'elle soit le piège à désir. Elle est aperçue de l'Autre qui est son adresse, en tant qu'elle passe inaperçue à, disons, la plupart. [...] Un élément essentiel de la situation est donc le désir de l'Autre, en tant qu'il est surpris, qu'il est intéressé au-delà de la pudeur, qu'il est à l'occasion complice. Toutes les variations sont possibles⁶.

Le pervers tend son piège et attend. Comme un chasseur. Il y a certes tous ceux qui ne tombent pas dans le piège mais il en suffit d'un, un qui avec son regard (dans le cas en question il s'agit d'exhibitionnisme) se précipite dans le scénario pervers de l'acte et le fait consister : le pervers lui a dérobé ce moment de manière irréversible, l'a forcé, c'est une véritable effraction... et il s'est fait épingler *erwischt* ; et comme on dit en Argentine, *a ese se le lleno el culo de preguntas* : le cul est plein de questions.

Mais qui est cet Autre? Ce n'est pas un « un quelconque ». On peut s'interroger sur ses dispositions pulsionnelles, pour utiliser un vocabulaire freudien et ce qu'il a comme place devant celui qui le surprend. Parce que « c'est précisément lui » qui va être surpris « et pas un autre ». Lui, tombe dans le piège à désirs. Y a-t-il un lien entre fixation, régression et déchaînement ?

Récemment j'entendais des histoires semblables, chez des analysants à propos de leurs angoisses. Il est notoire que des jeunes viennent à Berlin pour y faire des expériences festives dans l'espoir d'y apprendre quelque chose sur eux-mêmes. Berlin est connu pour sa vie nocturne, en particulier le Techno alternatif et les Sex-Parties (Paris aussi j'imagine). Le vieux « Sexe, Drogues and Rock n' Roll » fait place à « Drogues, techno et solitude ». Est-ce une question de genre ?

La rencontre avec la liberté engendre des effets inattendus et les patients qui ne peuvent pas bien métaboliser et symboliser le surdosage d'excitation rendent compte d'une angoisse, d'un déchaînement, d'un danger de fragmentation, de désintégration. Comme si un pas dans une

⁶ J. Lacan, Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, coll. Le champ freudien, 2013, p. 493-494.

direction excitante et en même temps menaçante, comportant quelque chose de massif et débordant, risquait de provoquer une perte d'identité, laquelle se révèle ainsi bien précaire. C'est exactement ainsi qu'ils en parlent en analyse.

Dans les deux situations, (celle du piège et celle de la « contingence » mais piège et contingence sont-ils des choses différentes ?), il s'agit de produire une opportunité, comme je l'ai déjà dit, afin de surprendre le sujet dans son désir : *Z(S)ack*⁷ !

Dans le cas où le pervers se fait l'objet de la jouissance de l'Autre, son image reste intacte. Il est celui qui cherche avec ferveur les occasions. Dans l'autre cas l'occasion est « offerte » ... est offerte vraiment où est l' « Autre » et qui est-il ?

Alors le sujet pervers a besoin que son partenaire soit divisé⁸. Nous pouvons penser qu'il doit « rentrer » quelque part et que la fêlure avec laquelle le sujet pervers s'amuse est exactement à cette place-là. Lacan en parle quelque part, malheureusement je n'ai pas trouvé où. Mais ce qui m'apparaît avec la question du temps est en rapport avec ce mécanisme d'ouverture-fermeture de l'inconscient ; celui-ci est marqué par une autre temporalité avec laquelle nous avons beaucoup à faire dans l'analyse. L'analyse a elle-même un caractère de rupture en ce que le sujet va être confondu par son désir. Ce n'est peut-être pas un hasard si Lacan, dans le séminaire *Le désir et son interprétation* parle du piège à désir.

⁷ « *Zack* est une onomatopée qui correspond à quelque chose comme *Vlan* ou *Et paf* ou *Et clac*. Le (S) est ajouté pour indiquer le sujet qui tombe dans le *Sack*, le sac. C'est ainsi que je le comprends. » (note de Françoise Samson qui a traduit ce texte)

⁸ Je dois avouer que cet énoncé me semble maintenant réducteur. La perversion reste hétérogène et comporte de nombreuses strates.

« La perversion, c'est normal »¹

Lors d'une séance fermée du séminaire *L'objet de la psychanalyse*, le 15 juin 1966, Lacan revient sur la communication que Jean Clavreul venait de faire sur le couple pervers². « C'était très très bien, dit Lacan, [...] mais il faudrait partir de ceci qui est tout simplement la base de Freud, c'est que la perversion elle est normale. » Lacan renvoie alors aux *Trois essais* de Freud : « [...] il y a quelque chose d'inné à la base des perversions, mais quelque chose que tous les hommes ont en partage [...]. Il s'agit des racines innées de la pulsion sexuelle [...] »³

Pourtant il avait nettement marqué, par exemple dans *La relation d'objet*, que la perversion c'est autre chose que la perversité, les tendances perverses présentes chez tout un chacun et liées aux pulsions.

Lacan ajoute: « ... Le problème de construction clinique, ce serait de savoir pourquoi il y a des pervers anormaux. » Il continue ainsi : « Cela nous ferait rentrer dans toute une configuration pour une part historique », et il renvoie aux travaux de Michel Foucault. La perversion est autant un fait d'histoire que de psychopathologie. Autrement dit, dans une construction clinique de la perversion, il faudrait intégrer ce qui fait le départ, la distinction, dans tel ou tel contexte social, entre ce qui est considéré comme normal ou comme anormal.

La communication de Clavreul, ironise Lacan, était très très bien, dans le cadre où elle avait lieu, à savoir ce qui s'intitulait *Communications scientifiques à l'Ecole freudienne de Paris*. Mais, ajoute-t-il, de telles communications scientifiques en psychanalyse, « ça tourne toujours un peu au complot contre le malade ! Et c'est ça qui fausse la chose... ». C'est pourquoi, continue-t-il, il est « réticent à ce style, moteur courant du travail analytique ».

¹ Prononcé à Paris le 9 avril 2016 dans le cadre d'une rencontre Berlin-Paris organisée par l'EpSF et l'Association Freud-Lacan Gesellschaft de Berlin, journée clinique sur le thème de la perversion.

² Cf. J. Clavreul, « Le couple pervers », in *Le désir et la perversion*, Paris, Seuil, 1967.

³ S. Freud, *Trois essais*, Paris, Gallimard, p. 88-89.

C'est dans ce fil que Lacan conseille à Clavreul la lecture des *Mémoires de l'abbé de Choisy habillé en femme*. (L'abbé de Choisy, je le rappelle, habillé en fille dès son plus jeune âge par sa mère, a continué toute sa vie à s'habiller en femme. Il profitait de ce travestissement pour coucher avec de très jeunes filles qu'il persuadait de partager son lit pour la nuit. Il a été chargé d'importantes missions diplomatiques par Louis XIV, a écrit, toujours habillé en femme, ses volumineux rapports de mission et une Histoire de l'Église.) Eh bien, dit Lacan de cet abbé, sa perversion est « normale ».

Pour tenter d'éclairer ce propos, je m'appuierai d'abord sur le séminaire *Le désir et son interprétation*, antérieur de 6-7 ans. C'est peut-être le séminaire qui présente les plus longs développements sur la perversion, et cela sous la forme d'une opposition entre la structure du fantasme chez le névrosé et chez le pervers⁴. C'est le séminaire, je le rappelle, au cours duquel Lacan présente l'écriture $S \diamond \mathbb{A}$, « le grand secret de la psychanalyse ».

Je résume rapidement la démarche de Lacan telle qu'elle se présente dans ce séminaire.

Dans les demandes que le sujet adresse au grand Autre sur ses besoins mais aussi sur son être, il s'avère un point où le grand Autre ne peut répondre : $S(\mathbb{A})$, incomplétude du symbolique, barre venant frapper en retour le sujet, dès lors \mathbb{S} . Affecté par le langage, le sujet ne peut se saisir, se nommer. Il ne le peut que dans les intervalles, les coupures face à l'objet, objet avec lequel il n'a pas de rapport direct. Son être est coupure.

Quant à l'objet a , il est ce qui s'est constitué comme reste, à partir du cycle des demandes⁵. À ce niveau du désir (c'est le second étage du Graphe), le sujet défaille, et il lui faut se soutenir : il le fait par un montage, le fantasme, dont la structure s'écrit $\mathbb{S} \diamond a$.

Le fantasme est homologue à la relation spéculaire.

⁴ Je me suis appuyé sur l'intervention sur le fantasme qu'a faite Marie-Jeanne Sala, lors d'une soirée de l'Enseignement d'accueil en janvier dernier. (cf. *Carnets de l'EpSF*, n° 104, oct.-déc. 2016).

⁵ J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, Paris, Seuil, 2013, p. 441.

Dans le fantasme, le sujet se soutient de l'objet : « l'objet a précisément pour fonction de signifier le point où le sujet ne peut se nommer⁶ ». Le fantasme « Un enfant est battu » montre que le sujet peut occuper plusieurs places: l'enfant qui est battu, celui qui bat, celui qui observe. « Le sujet n'est pas au point où il désire, il est quelque part dans le fantasme⁷. »

Où le sujet est-il dans le fantasme, où se désigne-t-il ? Où est son désir ? Comment subjective-t-il la coupure ?

C'est à cela que le sujet doit trouver réponse⁸. La névrose et la perversion sont deux modes de réponse à cela, à la question de l'être du sujet dans la structure.

Dans la formule du fantasme, le névrosé se place du côté de $\$$. Il est en éclipse, en *fading* par rapport à l'objet. Le problème pour le névrosé est donc de se soutenir dans le désir : « il se désire désirant⁹ ».

Le pervers se situe, lui, du côté de l'objet, et c'est de ce côté qu'il place la coupure : non pas donc *fading* du sujet, mais *splitting* de l'objet¹⁰.

L'exhibitionniste cherche à atteindre l'autre dans ce qu'il pourrait susciter de complicité, de désir, par le trouble qu'il provoque : piège à désir. C'est toujours en public qu'il agit. Il opère dans l'espace une coupure entre d'une part la scène qu'il crée à l'adresse d'une ou de quelques autres, élues pour la circonstance, et d'autre part le monde ignorant ce qui a lieu, aveugle de cette scène. Il faut que l'exhibition, dit Lacan, « s'inscrive dans le cadre symbolique comme tel¹¹ ».

Qu'est-ce que montre l'exhibitionniste ? Pas tant son sexe en érection que l'écran, la fente de son pantalon. C'est là, au lieu de la fente, qu'il se désigne.

Le voyeur cherche moins à voir le corps de la femme se déshabillant qu'à saisir ce qui chez celle-ci trahit le fait qu'elle s'offre au regard du grand Autre, à ce que Lacan appelle les « hôtes invisibles des

⁶ *Ibidem*, p. 488.

⁷ *Ibidem*, p. 489.

⁸ *Ibidem*, p. 497.

⁹ *Ibidem*, p. 491.

¹⁰ *Ibidem*, p. 361.

¹¹ *Ibidem*, p. 493.

airs », et le plaisir qu'elle y prend à son insu : saisir donc chez celle-ci sa division subjective.

Mais il y a là une « double ignorance » : du côté de l'objet, l'autre ignore qu'il est vu, et, dans le cas de l'exhibitionniste, il ignore ce qu'il représente pour celui-ci ; quant au pervers, il ne réalise pas la fonction de coupure de son acte, et ne peut se reconnaître que dans sa manœuvre honteuse.

Dans le cas du voyeur, la fente, l'écran est en avant de lui : c'est le trou de serrure dans la porte où il colle son œil. Ces deux perversions obéissent à un certain dispositif dans l'espace. Dans les deux cas, le sujet se réduit à la fente.

Ainsi, le pervers situe l'Autre en miroir de lui-même ; il s'ouvre au désir de l'Autre et « croit y voir son objet¹² ». C'est à partir de l'objet qu'il affronte la coupure.

À l'inverse du névrosé, donc, c'est du côté de l'objet que le pervers se situe, mais d'un objet divisé. Il introduit dans l'objet une schize, un *splitting*. (Je reprends les termes qu'utilise Lacan dans ce séminaire.)

Puis, en quelques pages, Lacan développe une clinique de l'homosexualité masculine. Dans ce séminaire, clairement, dans la ligne de Freud, Lacan range l'homosexualité dans le champ des perversions.

Il revient sur l'exemple de Gide, déjà développé dans un article repris dans les *Écrits*. Gide illustre le clivage entre une identification narcissique, et l'identification primordiale à la mère, entre les garçons et sa femme. À partir de cet exemple, Lacan montre comment, à partir de ce clivage, peut se faire chez le pervers la conjonction entre *il l'est* (le phallus) et *il l'a*. Il l'a, sous la forme d'un *elle l'a*, elle, l'objet de l'identification primitive. « Ce que le sujet n'a pas, il l'a dans l'objet. Ce que le sujet n'est pas, son objet idéal l'est¹³. » Alors que la position du névrosé, c'est un *il ne l'a pas* cachant un *il l'est*.

Cette conjonction de l'être et de l'avoir chez le pervers renvoie à une schize entre le grand Autre maternel et l'objet interne de la mère. (Dans ces leçons, le clivage est référé au mauvais objet interne de M. Klein, et non pas au déni freudien, et d'ailleurs Lacan ne parle jamais dans ce séminaire de *Verleugnung* à propos de la perversion.)

¹² *Ibidem*, p. 497.

¹³ *Ibidem*, p. 549 (leçon du 24 juin 1959). Et aussi : « Le sujet est le phallus en tant qu'objet interne de la mère, et il l'a dans son objet de désir » (*Ibidem*).

Le clivage apparaît être une simulation de la coupure.

Ce qui ressort de la comparaison que j'ai esquissée, c'est que névrose et perversion sont deux manières de tenter de résoudre une même question, celle de l'être du sujet dans le symbolique, deux modes de subjectivation de la coupure. Lacan n'analyse pas la perversion par rapport à la névrose, mais toutes deux sont rapportées à la structure. Le névrosé, avec ses petites perversions, sa fuite ailleurs ou plus tard, n'est guère mieux traité par Lacan que le pervers — dans ce séminaire du moins.

Certes, le névrosé passe par la métaphore paternelle tandis que le pervers se situe dans un rapport imaginaire au grand Autre. Mais la métaphore paternelle est présentée tout autrement dans le séminaire *Le désir et son interprétation* que, l'année précédente, dans *Les Formations de l'inconscient*.

Je cite *Le désir et son interprétation* : « Pour le névrosé le problème passe par la métaphore paternelle, par la fiction, réelle ou non, de celui qui jouit en paix de l'objet. » Et Lacan ajoute : « Au prix de quoi ? — de quelque chose de pervers¹⁴ », à savoir ce que j'ai évoqué tout à l'heure, le *il l'est* caché sous le *il ne l'a pas*.

Cette fiction névrotique du père qui jouit en paix de l'objet, ce n'est ni le mythe freudien du père jouissant et régnant par la violence, ni la formulation de l'année précédente, le père de la loi privateur de la mère¹⁵. Cette fiction du père qui jouit en paix, on pourrait y reconnaître plutôt le père de la famille bourgeoise. De fait, Lacan raccorde cette fiction « à notre époque » (mais sommes-nous à la même époque que Lacan ?) :

[...] chacun sait qu'il y a un rapport étroit, historique, entre l'anatomie que le freudisme fait de ce désir [du névrosé] et les caractéristiques de l'époque que nous vivons, et [je cite la suite] dont nous ne pouvons pas savoir à quelle forme humaine, vaguement vaticinée par des prophètes de divers acabits, elle aboutira, ou sur laquelle elle achoppera¹⁶.

Et Lacan conclut par cette phrase que je trouve, pour ma part, assez surprenante : « le désir du névrosé, dirai-je, est ce qui naît quand il n'y a pas de Dieu. »

¹⁴ *Ibidem*, p. 540.

¹⁵ J. Lacan, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, p. 192-194.

¹⁶ *Ibidem*, p. 541.

Ainsi, la névrose serait — c'est moi qui parle — la normalité de notre époque.

Si cela est vrai, on peut comprendre que Lacan ait conclu son séminaire en avançant que la perversion peut s'entendre « sous sa forme la plus générale, comme ce qui, dans l'être humain, résiste à toute normalisation¹⁷ ».

Mais à son époque, la perversion de l'abbé de Choisy était « normale », dit Lacan, en ce qu'elle ne « [faisait] pas tache du tout ». Elle n'était pas clandestine, désinsérée, mais publique. Choisy était « inscrit dans le tableau ». Sans doute se soutenait-il du regard du roi.

Je me suis demandé si la réponse que Lacan a faite à Clavreul au cours du séminaire *L'objet de la psychanalyse* ne pourrait pas s'éclairer à la lumière des leçons précédentes. Dans ce séminaire, le statut du fantasme change. Dès la première leçon, Lacan énonce : « S'il y a fantasme, c'est au sens le plus rigoureux l'institution d'un réel qui couvre la vérité » — cette vérité, c'est la vérité de la jouissance.

Toute la seconde moitié du séminaire *L'objet de la psychanalyse* est consacrée à l'analyse de la pulsion scopique, au regard, et cela par une reprise des lois de la perspective telles qu'elles ont été élaborées en peinture au XV^e siècle, puis ont servi de base, au XVII^e siècle, à la géométrie projective construite par Desargues. « La perspective, c'est le mode, en un certain temps, en une certaine époque, par lequel le peintre comme sujet se met dans le tableau¹⁸. » On peut retrouver dans les lois de la perspective, selon Lacan, la topologie du sujet divisé.

Il montre que les deux points que pose la perspective, à savoir l'œil du peintre et ce qu'on a appelé l'autre œil, que ces deux points renvoient à la schize entre le sujet voyant et le sujet regardant (ce second point-sujet étant par Lacan situé à l'infini, perdu). Il pose une homologie entre le tableau et le fantasme permettant de dégager, dit-il, la structure du fantasme. Le fantasme est comme ce qu'on appelle au théâtre un praticable ; il a un bâti, qui est l'objet *a*. Ce praticable est un réel en ce sens qu'on peut en donner la structure topologique. C'est ce que Lacan tente de faire par l'analyse d'un tableau, les *Ménines* de Velasquez.

¹⁷ *Ibidem*, p. 571.

¹⁸ Leçon du 18 mai 1966.

Velasquez construit un espace dans lequel il inclut, selon Lacan, le lieu d'où le spectateur regarde. Le tableau semble en effet englober ce qui est en avant de lui. Ce lieu où se trouve l'œil du spectateur, c'est ce que Lacan appelle la fenêtre, c'est-à-dire un cadre qui se découpe sur un plan parallèle à celui du tableau. Cette fenêtre, qui est aussi bien la fente des paupières, c'est ce qui est éliminé dans le rapport scopique du sujet au monde. Le fantasme scopique est inconscient, mais on voudrait le voir : « Le mot fantasme implique le désir de voir se projeter le fantasme [...] »¹⁹. Le tableau est la projection de la fenêtre, il est le lieu, lui aussi encadré, où va s'inscrire le sujet dans sa division.

Dans son analyse du tableau, Lacan s'attache surtout à la partie gauche de la formule du fantasme, \$, montrant de quelle façon le peintre se place dans le tableau et comment il y figure comme divisé. Sur l'objet, il est plus rapide : c'est, au centre du tableau, figure lumineuse, girl-phallus, l'infante d'Espagne, seconde fille du roi et de la reine. Les Ménines l'entourent, mais leur regard n'est pas tourné vers elle.

Le tableau en son centre présentifie en le cachant l'objet *a*. La robe de l'infante, serrée à la taille, s'ouvre en corolle. Sous la robe, à cette place de la « fente », comme dit Lacan, c'est là qu'est le regard.

Le pervers, lui, ne crée pas un tableau, il construit un scénario (ce qui ne l'empêche pas de pouvoir être créateur). Mais ce qu'il tente, à l'acmé de son acte, c'est de faire surgir le regard.

Ce que je veux dire est ceci : l'exhibitionniste comme le voyeuriste semblent, par le biais de leurs scénarios, *mettre en acte* la structure du champ scopique, cette structure que le tableau montre. Loin d'être bizarreries, anomalies, ces perversions paraissent donc être au plus près de la structure.

Je cite : « Nous avons donné la topologie qui permet de rétablir la présence du *percipiens* dans le champ où il est lui-même perceptible, quand il ne l'est même que trop dans les effets de la pulsion (exhibitionnisme et voyeurisme)²⁰. »

¹⁹ « [...] cet espace de recul entre deux lignes parallèles grâce à quoi [...] le fantasme peut être appelé à apparaître en quelque façon dans le tableau ». *Ibidem*, séance du 25 mai 1966.

²⁰ J. Lacan, « L'objet de la psychanalyse (compte rendu du séminaire 1965-1966) », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 219.

Corrélativement au fantasme, l'Œdipe se trouve nouvellement articulé dans les dernières leçons du séminaire. Là je vais vite.

Dans la leçon du 8 juin 1966, Lacan présente le fantasme comme l'envers, la doublure de l'Œdipe, le deuxième tour instaurant — je cite — « à côté de la loi du désir en tant qu'il est désir conditionné par l'Œdipe, cette loi qui, [par l'accrochage du sujet au lieu de l'Autre], rend nécessaire ce certain ordre construit autour de l'objet du regard²¹ ». Cette autre loi, c'est celle d'avoir à s'inscrire comme sujet dans le tableau.

Ici, l'Œdipe ne semble plus être référence de « normatation ». Comme envers de l'Œdipe, c'est-à-dire du côté du tableau, qu'y aurait-il ?

Au fond du tableau des *Ménines*, les visages du roi et de la reine se reflètent dans un miroir : pur reflet, vision d'un grand Autre vide, car ils ne voient rien.

Mais — je cite — « tout ne se soutient que de la supposition de leurs regards²² », en ce temps de déclin de la fonction monarchique.

Car, « pour que tout ceci tienne, il reste qu'il faut qu'il y ait aussi le regard ».

Pour être plus clair dans mon propos : dans le monde du XXI^e siècle en train d'apparaître, sous quel regard le sujet aura-t-il à s'inscrire ?

Prenons l'exemple des pays totalitaires où il s'agit de se dissimuler : l'Œdipe pourrait se présenter de la même manière que chez nous, mais le sujet ne sera pas le même, puisqu'il n'aura pas été sous le même regard.

²¹ J. Lacan, *L'objet de la psychanalyse*, leçon du 8 juin 1966.

²² *Ibidem*, leçon du 25 mai 1966.

Claus-Dieter Rath

Perversion et sublimation – quelle relation ?¹

Il y a 24 ans Françoise Samson nous a rendu visite à Berlin pour une conférence dans le cadre d'un colloque sur la formation de l'analyste et l'analyse didactique. Elle nous a parlé de « Lacan et l'école analytique. À partir de la lettre aux italiens. » Quand j'avais proposé dans notre association cette série de conférences, qui avait pour but l'échange entre pairs et l'information du public — un collègue a objecté que cette formule, inviter un collègue à parler, se soutiendrait plutôt d'un désir pervers — parce qu'on demande à un autre de s'exposer, et que nous on jouit du mal qu'il se donne.

Voici donc déjà un conflit entre la dimension de la sublimation et la dimension de la jouissance perverse.

Dans les commencements de la psychanalyse le nouage de la sublimation et de la perversion semblait évident.

Freud introduit la notion de sublimation dans le cas de Dora en 1901 à partir de la perversion :

Chacun de nous dans sa propre vie sexuelle transgresse légèrement, tantôt là, tantôt ailleurs, les strictes limites de la normalité. Les perversions ne sont ni bestialité ni dégénérescence au sens émotionnel de ces termes. Ce sont des développements de germes contenus dans les dispositions sexuelles indifférenciées de l'enfant qui en étant réprimées ou canalisées vers des fins plus élevées et asexuelles — c'est-à-dire sublimées — sont destinés à fournir les forces de bon nombre de nos performances culturelles².

Freud tient beaucoup à cette notion de sublimation. Il en parle souvent dans son œuvre, mais il y a une espèce d'abstinence par rapport à la définition de ce destin de la pulsion particulier, une des vicissitudes

¹ Texte prononcé à Paris le 9 avril 2016 dans le cadre d'une rencontre Berlin-Paris organisée par l'EpSF et l'Association Freud-Lacan Gesellschaft de Berlin, journée clinique sur le thème de la perversion.

² S. Freud, *Dora. Fragment d'une analyse d'hystérie*, traduit par C. C. Skalli, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2010, p. 111.

pulsionnelles, comparé à ce qu'il a investi pour saisir le processus de refoulement. Et il s'en tient là jusqu'à la fin de sa vie. Il n'ajoute que quelques précisions par rapport à l'économie de la sublimation ou par rapport au narcissisme, à l'idéal, à la pulsion de mort. Les éléments de la sublimation restent les mêmes dès le début du siècle, alors que dans le cas de sa notion de perversion il y a un véritable développement à partir de la simple formule « la névrose est le négatif de la perversion » : il ajoute le fétichisme, le fantasme de « Un enfant est battu » et le sujet clivé. Il me semble que Freud évite de trop serrer la notion de sublimation, il la laisse comme une chose vague et pourtant centrale dans sa conception de la cure. Et peut-être cela peut caractériser un trait de la sublimation même, qui n'est pas de l'ordre de la normalisation mais quelque chose qui est plutôt une façon de faire avec un vide.

Il est inhabituel que Freud évite l'étymologie du mot, qu'il délaisse des références philosophiques, par exemple à Nietzsche. Il ne mentionne ni son rôle dans l'alchimie ni sa signification dans la thermodynamique.

Dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, il introduit le terme en se référant à un autre domaine de savoir :

Les historiens des civilisations s'accordent apparemment tous à admettre que, par ce détournement des forces pulsionnelles de leurs objectifs sexuels et cette canalisation vers de nouveaux buts — un processus qui mérite le nom de sublimation — s'acquièrent des composantes qui influent puissamment sur toutes les productions de la civilisation. Nous voudrions donc ajouter que ce même processus intervient dans le développement de chaque individu et nous situons son début dans la période de latence sexuelle de l'enfance³.

Dans ce même travail de 1905 il parle de trois issues différentes auxquelles peuvent parvenir les apports de la sexualité provenant de différentes sources.

La première issue il l'appelle nettement perversion, mais comme il la conçoit à ce moment-là : il s'agit chez l'enfant d'une simple décharge immédiate, ce n'est pas la version de perversion qu'il va développer plus tard.

La deuxième issue c'est le refoulement. Dans son cas,

Les excitations concernées sont ici produites comme d'ordinaire, mais retenues, par empêchement psychique, d'atteindre leur but [*Ziel*] et repoussées vers de multiples autres chemins jusqu'à ce qu'elles en

³ S.Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, traduit par C. C. Skalli, A. Weill et O. Mannoni, Petite Bibliothèque Payot, Paris 2014, p. 123.

viennent à s'exprimer comme des symptômes. Le résultat peut être une vie sexuelle à peu près normale — le plus souvent limitée —, mais complétée par une maladie psycho-névrotique⁴.

C'est dans ce contexte qu'il avance que la névrose est le négatif de la perversion.

La troisième issue, par contre,

[...] est autorisée par le processus de « *sublimation* » dans lequel on ouvre aux excitations trop fortes provenant de différentes sources de la sexualité la possibilité de s'écouler et d'être *utilisées* dans d'autres domaines, si bien qu'il résulte, de cette disposition en soi dangereuse, une augmentation non négligeable de la capacité de performance psychique. On trouve ici l'une des sources de l'activité artistique [...]⁵.

Ce qu'il va développer dans le cas de Leonardo da Vinci en 1910.

Dans ce travail de 1905 la question de l'excitation trop forte, donc de quelque chose qui fait obstacle, n'est pas en premier lieu déterminée par l'éducation ou par la culture mais par quelque chose que j'appellerai une économie inhérente au psychisme.

Chez l'enfant civilisé, on a l'impression que la construction de ces digues est l'œuvre de l'éducation, et il est certain qu'elle y contribue pour une large part. [Cf. l'assèchement du Zuydersee] En réalité, cette évolution est organiquement conditionnée, héréditairement fixée, et peut se produire à l'occasion sans l'appui de l'éducation⁶.

C'est un point important, quand on parle d'un « monde sans limites » où tout serait possible, ce qui n'est pas du tout évident.

Freud continue :

Cette dernière reste pleinement dans la sphère qui lui est assignée, quand elle se limite à renforcer l'évolution organiquement tracée et à lui donner une empreinte un peu plus nette et plus profonde⁷.

En 1929 encore, dans *Malaise dans la culture*, Freud insiste sur le refoulement organique, tout comme déjà dans *L'homme aux rats* en 1909.

La même année il reprend la question dans ses conférences américaines : il parle des issues d'une cure en disant qu'il serait nécessaire que le symptôme soit « de nouveau reconduit jusqu'à l'idée refoulée » par les mêmes voies que celles « par lesquelles la formation de substitut s'est

⁴ *Ibidem*, p. 222-223.

⁵ *Ibidem*, p. 224.

⁶ *Ibidem*, p. 122.

⁷ *Ibidem*, p. 122.

effectuée ». « Une fois le refoulé de nouveau ramené à l'activité d'âme consciente », le conflit psychique « que le malade voulait éviter, peut trouver sous la direction du médecin une issue meilleure que celle offerte par le refoulement⁸ ».

Il reprend ces différentes issues de la cure sous le titre de « révision » ou « nouvel examen ». Et puis il ajoute qu'alors vient le moment du choix ou de la décision :

Ou bien la personnalité du malade est amenée à la conviction qu'elle a écarté à tort le souhait pathogène et est conduite à l'accepter en tout ou en partie, ou bien ce souhait lui-même est dirigé vers un but plus élevé et donc soustrait aux objections (ce qu'on appelle sa sublimation), ou bien on reconnaît son rejet comme légitime, mais on remplace le mécanisme automatique, et donc insuffisant, du refoulement par un jugement de condamnation à l'aide des plus hautes activités de l'esprit chez l'être humain ; on parvient à sa domination consciente⁹.

Donc ici la sublimation est une de trois options possibles à l'issue d'une cure. Mais il ne parle plus de perversion ou perversité, et quand il reparle plus tard de cette question des différentes issues il ne mentionnera que deux options et non pas trois : le jugement de condamnation ou le jugement d'acceptation. Il y aura plus explicitement de la sublimation quand il parle de révision. On peut se demander si la sublimation va faire partie du jugement d'acceptation, parce que comme nous l'avons vu, la sublimation est un *art de faire avec* sans refoulement.

Il s'agit de deux paramètres qui varient : *l'objet* et le *but* sexuel qu'il appelle aussi « l'action ». Mais là c'est la notion d'objet qui nous pose problème : ce n'est pas l'objet petit *a*, c'est une personne, en premier chef la personne sur laquelle ou à l'aide de laquelle la pulsion va se satisfaire. Mais c'est aussi l'objet partiel. « Mama » peut être une personne ainsi que le sein de la même personne. Troisièmement l'objet peut aussi être ce fameux non-objet qui est *das Ding*, « la chose ».

Dans le texte *Pour introduire le narcissisme*, Freud distingue l'action de l'idéalisation et la sublimation. La première opère sur l'objet, le deuxième sur la pulsion.

Pour Freud la dimension du but pulsionnel est intéressante puisque sa transformation est pleine de variantes. Par exemple pour l'obsessionnel l'intérêt pour le caca se transforme en intérêt pour la monnaie, l'argent.

⁸ S. Freud, [1910], *De la psychanalyse* [connu aussi sous le titre *Cinq conférences*, traduit par R. Lainé et J. Stute-Cadiot], Paris, PUF, Quadrige, p. 24-25.

⁹ *Ibidem*, p. 25.

L'objet reste par contre toujours un remplacement de maman, papa, frère, sœur, etc. par une autre personne. Il y a aussi d'autres exemples où il parle plutôt d'objet partiel, mais c'est rare dans ce contexte.

Lacan pratique une sorte de bouleversement par rapport à ce passage du narcissisme: quand il dit que la sublimation c'est « élever l'objet à la *dignité de la chose* » dans le Séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, il se concentre sur l'objet, non pas sur le but, mais sur l'objet, mais pas en tant que personne (ou peut-être si ?). Une dame, ou est-ce de supposé être quelque chose dans la dame ...?

Et puis on a encore la question des valeurs. J'ai plusieurs fois parlé de « haut » et de « plus haut » ; ce haut est aussi une question de valeur ou d'appréciation. Lacan utilise ce mot « élever l'objet » c'est aussi une question de valeur, contrairement au *rabaissement* que nous connaissons par le titre *Rabaissement de la vie amoureuse*.

J'ai l'impression que dans les années vingt dans le mouvement psychanalytique il y a plusieurs points de vue de la notion de sublimation.

Il y a d'un côté dans le cadre de l'*Ego Psychology* (ou *Ich-Psychologie*) l'idée de sublimation comme une espèce de centrale électrique où on peut gagner de l'énergie neutre à partir d'une excitation sexuelle ou d'une pulsion agressive. C'est la position de Bernfeld¹⁰.

Deuxièmement on a ceux qui soulignent la dimension de la créativité, c'est par exemple Paula Heimann qui a écrit en 1957 un texte assez intéressant sur la sublimation. Puis il y a Mélanie Klein pour laquelle la sublimation est plutôt la réparation d'une mère mythique. Elle mentionne dans un cas « la place vide », chose qui intéresse beaucoup Lacan. Lacan utilise cela dans le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* comme un élément fort de sa propre conception de la sublimation. Quelque chose qui a affaire au vide, ce vide qu'il a déjà souligné dans son analyse du cas de Leonardo da Vinci concernant le manque du phallus chez la mère/femme.

Troisièmement il s'agit de l'intérêt pour le lien social, spécialement chez Freud, notamment à partir de *Massenpsychologie*. Il s'agit de la cohésion sociale aussi par rapport à la violence et la destruction.

¹⁰ Bernfeld, « Remarques sur la sublimation », traduction française dans *Essaim* n° 36, *Destins de la sublimation*, traduit par C. Lorin, p. 83-95, Sterba et d'autres qui ont proposé des apports importants sur ces questions.

Je terminerai par quelques remarques cliniques concernant un patient.

Au téléphone déjà, il me dit être fétichiste et vouloir commencer une psychanalyse. Lors des premiers entretiens il ajoute que depuis des années il sent un désir pédophile, mais qu'il restait toujours déçu parce qu'il avait l'impression que les garçons qui peuvent se donner (adonner) à une telle pratique — il avait des copains qui ont vécu des choses de ce genre — que ces garçons-là ne le font que pour l'argent. Que c'est un truc sexuel et basta, mais qu'ils ne montrent jamais d'affection ou le vrai amour qu'il cherche.

Alors il reste triste, seul et il cherche à comprendre. Il lit beaucoup de théorie y compris des textes psychanalytiques. Il veut retrouver une joie de vivre et il espère que l'analyse peut lui apporter un changement dans l'économie de sa vie. Bien, mais c'est un sacré défi.

Au cours de sa cure à maintes reprises il pose la question du sens. « Quel sens a tout ça ? » Il trouve que les explications psychanalytiques de la pédophilie et du fétichisme sont *nichtssagend* ; ça pourrait signifier « pas éclairantes », « ça dit rien », « ça veut rien dire ». Je lui réponds qu'ici dans sa cure, il s'agit de son *Sagen*, ce qui compte, c'est son dire. Deuxième dimension : dans la littérature psychanalytique qu'il a étudiée on faisait peut-être trop d'état du *Nichts*, du rien, du vide. Du rôle du manque. Peut-être a-t-il trouvé ça agaçant.

C'est justement ce que souligne Lacan concernant ces deux issues, donc la solution perverse et la solution de sublimation. Ce sont deux façons de faire avec le manque, avec la castration : d'un côté le désaveu avec toutes les inventions, de l'autre côté une espèce de reconnaissance du vide et une façon créative de faire avec. Ce ne sont pas des oppositions absolues, mais on peut délimiter ces deux tendances. Une des différences plus nettes est la fixation qui est un élément important dans la perversion alors que la sublimation a comme condition la « défixation ».

Dans les rêves de ce patient il s'agit souvent de personnes dont le sexe ne peut pas être identifié ou bien il manque des membres, ou encore il voit un corps qui porte des signes de poliomyélite, ou encore quelque chose a été amputé, ou aussi des personnes qui portent des orthèses.

Régulièrement il se lamente quand il vient à sa séance de psychanalyse d'avoir rencontré dans le métro des *Mutterfiguren*, des figures de mère, qui serrent leur enfant, le serrent très fort contre elles.

Il dit avoir manqué dans son enfance et adolescence du soutien du père dans le quotidien.

Son père est mort et sa mère très âgée lui demande, exige, depuis des années, régulièrement, qu'il vienne vivre avec elle, dans sa ville natale. La maison est grande. « Il y a une place vide pour toi. Qu'est-ce que tu fais ailleurs, t'es seul, t'es pas marié. »

Alors il se considère abusé en tant que fétiche de la mère. Plusieurs fois il dénonce le fait que le public reste indifférent à l'égard de la pédophilie féminine alors que la pédophilie des hommes est dénoncée et fait l'objet de persécution.

Il y a une perte qui joue un rôle assez important dans la vie de cette mère — et il raconte ça plusieurs fois — c'est que le monde du national-socialisme ait disparu. Elle en est très déçue. À cette époque-là c'était une jeune femme et elle reste complètement prise par cette idéologie avec toutes ses implications.

Un jour il a vu à la télévision une femme disant « Mon fils, l'homme le plus important dans ma vie. » Ça l'avait scandalisé et terrorisé.

Il spécifie son fétichisme. Il le garde comme secret, il n'en parle à personne et il le pratique seul et dans un endroit caché en utilisant des orthèses.

Les orthèses sont des appareillages en cuir ou en plastique qu'on met — on trouve les articles du fétichisme d'orthèses sur internet.

À la différence d'une prothèse qui remplace un membre qui manque, l'orthèse peut donner soutien, peut tenir, mais aussi affaiblir l'action d'un muscle.

Après des années il parle de sa déception par rapport à l'efficacité de l'analyse. Il s'était attendu à une solution, une transformation. À la place, il a l'impression de devoir faire avec, de devoir se contenter des choses.

Et vers la fin de son analyse il se demande si l'investissement du fétiche peut être complètement transformé en autre chose par exemple par le biais de la sublimation.

Cela m'amène à m'interroger sur notre propre déception à l'égard de la portée de nos constructions, de nos outils théoriques — comment faisons-nous avec ça ? — bref, quelles sont les possibilités que nous avons d'avancer sans utiliser la théorie comme un fétiche ?

Jean- Guy Godin

Objet et perversion¹

Quelques points pour continuer sur la question de la perversion.

Je garde en toile de fond deux articles, le premier : « À propos de la perversion, une lecture de : *Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*² », où il s'agit de suivre ce cas qu'on a nommé « la jeune homosexuelle », le second, « À propos d' *Un amour de Swann*³ » (de Marcel Proust) où j'essaye de montrer les conditions de la production de la jouissance masochiste de Swann.

Mais auparavant, je m'arrêterai sur plusieurs passages de Lacan : sa lecture d' « Un enfant est battu » qu'il a commenté à plusieurs reprises et un moment de son séminaire *D'un Autre à l'autre*.

En 1919 Freud déclare : « J'ai mis la main sur un phénomène typique qui n'est pas une espèce rare », phénomène à partir duquel il veut expliquer le cœur de la perversion : une phrase « Un enfant est battu ». Lacan reprendra cette phrase dans *La relation d'objet* (1957), *Les Formations de l'inconscient* (1957-58) et *La logique du fantasme* (1967). Je la reprends très rapidement.

C'est un fantasme de fustigation « on bat un enfant », « un enfant est battu ». C'est quelque chose de *transstructural*, rapportable à une phrase aussi bien avouée par un homme que par une femme.

Ce fantasme va perdurer et soutenir le désir (sexuel) comme un excitant qui épaulera ou concurrencera l'activité sexuelle : le fantasme permet de jouir mais le jouir permet aussi le développement du fantasme.

Le fantasme est avoué. Freud utilise ce terme qui marque un franchissement, le passage d'une frontière. À cet aveu, on rencontre une résistance sans équivoque.

¹ Prononcé à Paris le 9 avril 2016 dans le cadre d'une rencontre Berlin-Paris organisée par l'EpSF et l'Association Freud-Lacan Gesellschaft de Berlin, journée clinique sur le thème de la perversion.

² J.-G. Godin, « À propos de la perversion, une lecture de : *Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*. », *Essaim* n°2, Toulouse, Érès, 1998, p. 39.

³ J.-G. Godin, « À propos d' *Un amour de Swann* », *Carnets* de l'EpSF n°33, 2001, p. 71.

Freud dégage trois phases différentes suivant la forme que cette phrase peut prendre.

- Première phase : *Le père bat l'enfant haï par moi*. Phase plutôt sadique, et l'on note que Freud relie une phrase et un mode de jouissance, une manière de jouissance.

- Deuxième phase : *Je suis battu par le père*. L'enfant battu est l'auteur du fantasme. Il a un caractère masochiste. En aucun cas, nous dit Freud, cette phrase n'est remémorée, elle doit être reconstruite.

Ici je fais objection pour rappeler un moment d'une cure où une patiente, dans le troisième mois de sa cure, m'avoua ce fantasme, à peine déguisé : elle était attachée à un arbre et battue par son père, ce qui la faisait jouir. Cette image arrivait quand elle faisait l'amour et tout en lui causant une grande répulsion quand elle en parlait, lui procurait beaucoup de plaisir. Elle ne se souvenait pas avoir eu un orgasme sans le recours à ce fantasme. Ça se présentait comme une image isolée, la même image, et sans possibilité d'y associer quoi que ce soit d'autre — comme si cette seconde phase du fantasme (jamais remémorée) de l'image faisait une brutale effraction. Pas de jouissance sexuelle sans production du fantasme. Elle est comme échappée du texte, isolée, le refoulement se produit dans cette désarticulation du texte.

- Troisième phase : la personne qui bat est indéterminée. L'auteur du fantasme — Je, le sujet — regarde. Beaucoup d'enfants sont battus. Cette phase est sadique, très excitante. Le sadisme se transforme en masochisme sous l'influence de la culpabilité. On note que le fantasme est un opérateur de jouissance.

Mais la deuxième phase, être soi-même battu par le père, est la plus importante. Le fantasme de fustigation dérive de la liaison incestueuse. La jouissance est une jouissance incestueuse mise à l'abri et qui habite dans le fantasme.

Lacan reprend cette lecture. Il souligne que la difficulté propre à l'aveu marque un franchissement. Il y a des niveaux du fantasme non accessibles à la parole. Ça indique aussi que le fantasme est tout à la fois symbolique (dans une phrase), imaginaire (ça se manifeste dans l'image, ça scénarise) et réel : quelque chose s'inscrit dans une écriture, dans l'ordre de l'écrit et accède difficilement à la parole. Le symbolique donne un accès au réel.

Le premier fantasme, *mon père bat l'enfant que je hais*, met en scène trois personnes : l'agent (père), l'objet (l'enfant battu) et le sujet qui voit. C'est une communication triple dont la signification est : mon père bat mon frère (sic) de peur que je ne croie qu'on me le préfère. C'est une communication d'amour, une phase équilibrée.

La deuxième étape est réduite à deux personnes, reconstruite *moi je suis battu par mon père*.

C'est un rapport direct Sujet/enfant battu. Elle est liée à l'essence du masochisme. Résumons : elle est duelle. Le masochisme apparaît comme la forme centrale de jouissance.

Troisième étape : le sujet est réduit à son point le plus extrême, un pur observant. C'est une situation désubjectivée : *on bat un enfant*. Dans ce « on », note Lacan, il y a une vague fonction paternelle. Quant à l'enfant, la production fantasmatique le fait éclater en mille exemplaires. Ça opère une désubjectivation. Il faut pour le voir, non pas un sujet mais un œil qui peut n'être que l'écran sur lequel le sujet est institué. Le sujet est réduit à un objet.

Le fantasme pervers a dominé toute la structure subjective de la situation pour n'en laisser subsister qu'un résidu entièrement désubjectivé.

Nous avons une sorte d'objectivation des signifiants de la situation (scène) mais nous avons une structure 1) qui subjectivise, qui d'une part appuie sur le sujet, qui le met en scène, et c'est toute la scénarisation, le défilé des scènes, par lesquelles le sujet se soutient, lui et son désir. Il fabrique de la réalité avec le Réel. Il constitue son cadre pour voir le monde. 2) ou qui objectivise, qui surligne l'objet, qui agit l'objet selon le moment que fait valoir le fantasme. Il accentue le côté sujet ou bien le côté objet, le côté identification à l'objet dans un mouvement où ce qui est refusé au Symbolique, se produit dans le Réel, dans l'Imaginaire. Comme la production de l'acting-out (qualifié par Lacan de perversion transitoire) par lequel le sujet se trouve comme déménagé du côté de l'objet. Le fantasme valorise l'image. La dimension imaginaire est alors prévalente.

Je voudrais ici, comme on fait venir quelqu'un à la barre, parler d'un patient qui à certains moments de la cure agissait cet objet, « agissait le regard ». À des moments où ça symptomatisait, il lui arrivait, à cet analysant, de partir errer dans la foule des rues. C'était une décision à peine marquée, dans le seul but de voir, de se laisser errer en suivant son regard,

de se faire voir, de jouir d'être identifié à ce regard. C'étaient des moments insus, de flottement (de glissement). Il regardait des regards, identifié à ce troisième temps de la pulsion où le sujet s'égalise à l'objet.

Nous avons avec le fantasme une articulation Sujet/objet $\$ \diamond a$. La place de a est préparée pour que vienne se couler un de ces quatre objets qui font la cause du désir, une des « quatre effaçons » du sujet. Mais nous avons aussi une possibilité de changement de jouissance, de mode de jouissance du sujet en fonction de l'objet en place de commande.

Ainsi dans le passage d'*Un amour de Swann* que je vais reprendre rapidement, le héros Charles Swann est transformé par une métamorphose. Il passe d'une position où toute son habitude esthétique est commandée par le regard, la peinture, par la jouissance de l'œil, « je jouis par l'œil », à une autre jouissance dominée par la voix, par la musique et par la voix de sa maîtresse, se coulant dans une position masochiste.

Dans *D'un Autre à l'autre* Lacan s'arrête sur la question de l'objet qui dans la perversion commande, l'objet de la pulsion scopique et l'objet de la pulsion invocante. Bien sûr le regard est prévalent pour le voyeur et l'exhibitionniste, mais ce n'est pas le même mode de jouissance pour l'un ou pour l'autre. Ce n'est pas la même façon de faire surgir le regard, de jouer avec le regard ou de s'y identifier.

Nous nous situons avec Lacan du côté de l'objet, du côté où dans le fantasme l'objet (a) est prévalent.

Lacan accentue la place du partenaire que le voyeur ou l'exhibitionniste va installer en place d'Autre, pour le compléter de cet objet, le regard ou la voix, pour faire venir à l'Autre la jouissance interdite. Comme un peintre peut vouloir faire surgir le regard, l'arracher au spectateur et viser la Jouissance de l'Autre avec douceur ou violence : qu'on pense au Caravage et à son autoportrait en Goliath, tête tranchée, grimaçante, dans ce tableau qu'il comptait offrir au Pape pour son pardon — avant que la mort suspende son geste.

Comme un peintre l'exhibitionniste veut faire apparaître au champ de l'Autre le regard. Le voyeur interroge dans l'Autre, reprend Lacan, « ce qui ne peut se voir ». Lacan nous renvoie au voyeur de l'*Être et le Néant* regardant par le trou de la serrure, humilié d'être surpris « dans la capture où il est de cette fente ».

Mais si on veut comprendre quelque chose à l'exhibitionniste, à ce qui le fait jouir, il faut savoir que la Jouissance dont il s'agit ce n'est pas la

sienne, c'est celle de l'Autre représenté par le partenaire. L'exhibitionniste veut produire chez l'Autre la jouissance, alors que le voyeur bouche le manque dans l'Autre avec son propre regard.

Alors le masochiste ? Quel est l'objet de la pulsion masochiste ?, interroge Lacan dans *D'un Autre à l'autre*.

La clé, ce n'est pas le jeu avec la douleur. Non. Il s'agit de mettre en relief l'interdit propre à la Jouissance et à l'abri dans le fantasme. L'objet en jeu, c'est la voix.

Dans le jeu sadique, qui n'est pas réservé au seul névrosé, il s'agit dit Lacan, de « peler un sujet de sa parole, de ce qui le constitue dans sa fidélité ». Mais ce n'est pas la parole qui est l'objet dont il s'agit c'est de la voix comme objet⁴. [Cf. aussi le rôle de la voix pour Joyce, comme objet, phallique, porteuse de la phonation.]

Le masochiste, c'est à lui que je veux arriver avec Swann, organise les choses de façon à n'avoir plus la parole. « Il fait de la voix de l'Autre ce à quoi il va donner le garant d'y répondre comme un chien », ainsi que Lacan le formule. C'est ce à quoi le héros de la *Recherche* dans la séquence *Un amour de Swann* va s'appliquer mais cela n'ira pas tout seul.

Il va lui falloir une longue mise en place de l'amour — Proust parle de « mode de production de l'amour » — dont Proust-le narrateur fait un pur hasard, mais un amour aidé, appuyé encore sur une autre rencontre, celle d'une sonate, d'un morceau de musique. Par un minutieux travail, ce mode de production de l'amour, Swann fera entrer Odette de Crécy, sa future maîtresse, dans son monde de jouissance par le regard. Il va en faire une idole. Il transformera Odette de Crécy — qui n'était ni de son monde ni de ses goûts esthétiques, non pas en un portrait mais comme le modèle, le personnage qui avait servi de modèle au grand Sandro, à Botticelli.

Ainsi c'est la voix d'Odette qui va boucher le trou et compléter l'Autre.

Avec ses particularités propres, la voix porte la phonation, elle est le support de l'articulation signifiante, elle est l'objet séparé, chu de la parole. Elle porte le Surmoi, le trait d'identification du sujet.

Le masochiste veut compléter l'Autre avec de la voix, c'est son désir de viser cette Jouissance. L'axe du masochisme joue au niveau de l'Autre et de cette remise à l'Autre de la voix comme supplément. Mais sa

⁴ J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, Leçon du 23 juin 69, Paris, Seuil, 2006, p. 257.

propre jouissance réside aussi dans cette opération de remise à l'Autre de la voix qui élève le partenaire et ce d'autant plus que l'Autre, le partenaire est moins valorisable et qu'il a moins d'autorité : il faut que le partenaire soit dévalorisé pour pouvoir l'élever. C'est le fondement de bien des alliances névrotiques.

Et tout comme Swann procède pour sa partenaire Odette, il y a un véritable travail pour élever le partenaire à la dignité de l'Autre. Swann élève Odette, l'éduque. C'est une sorte de sublimation, quelque chose qui ressemble à de l'idéalisation par quoi le petit autre, l'objet sera élevé à la hauteur de la Chose.

Mais la particularité sur laquelle Proust insiste aussi, c'est l'ampleur de la métamorphose de Swann. D'un mode où il jouissait par les yeux, il passe à un mode où le registre de la voix domine, où il est caressé dans l'oreille, où il jouit dans l'oreille. Transformation, métamorphose, tout bascule pour Swann, de manière solidaire. Ainsi sa pratique sexuelle ordonnée par un nouveau signifiant « faire cattleya » et ses objets sexuels : il échange les petites ouvrières fraîches et roses contre une femme au visage triste, dont il soulignera qu'elle n'était pas son genre.

Swann met Odette de Crécy à cette position de maître à qui il obéira. Ce sera la suite du roman. La jouissance par la musique — représentée par la sonate — et le masochisme sont accrochés ensemble. Résultat : Swann n'est plus le même.

Et le plaisir que lui donnait la musique et qui allait bientôt créer chez lui un véritable besoin, ressemblait au plaisir qu'il aurait eu à expérimenter des parfums ; à entrer dans un monde pour lequel nous ne sommes pas faits « sans forme parce que nos yeux ne le perçoivent pas, sans signification parce qu'il échappe à notre intelligence, que nous n'atteignons que par un seul sens ».

Mystérieuse rénovation pour Swann, pour lui dont les yeux quoique délicats « amateurs de peinture » dont l'esprit quoique « fin observateur des mœurs » « portait à jamais la trace indélébile de la sécheresse de sa vie » de se sentir transformé en une créature étrangère à l'humanité, aveugle, « dépourvue de facultés logiques, presque une fantastique licorne, une créature chimérique ne percevant le monde que par l'ouïe. »

Après cette rencontre, nous dit le narrateur, il va se surprendre à envisager la possibilité inespérée de commencer sur le tard une vie toute différente.

Dans le séminaire *Le Sinthome*, Lacan nous propose cette définition — formulation borroméenne sur laquelle je conclurai : « Ce n'est pas que soient rompus le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel qui définit la perversion. C'est qu'ils sont déjà distincts (on insiste sur le déjà) de sorte qu'il faut en supposer un quatrième qui est en l'occasion le *sinthome*. » C'est la première séance. Dans le séminaire on suivra l'évolution de la définition. Il faut en supposer un quatrième, éventuellement pour faire un nœud borroméen ou pour nouer simplement l'I., R., S. Lacan commence son séminaire sur le sinthome, en partant de l'identité du symptôme et de la père-version, la version vers le père, l'aspiration vers le Nom-du-Père, vers les Noms-du-Père.

« Perversion », continue Lacan, « veut dire version vers le père — qu'en somme le père est un symptôme ou un sinthome, comme vous voudrez. », chemin qu'il va suivre avec les textes de Joyce. « Poser le lien énigmatique de l'imaginaire, du symbolique et du réel implique ou suppose l'ex-sistence du symptôme⁵. »

⁵ J. Lacan, *Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 19.

Le baron de Charlus et l'objet¹

Dans la hâte où nous étions, m'est revenu qu'un écrivain, Marcel Proust, avait écrit quelques pages très enseignantes sur la perversion. C'est sur une scène de perversion et ses immédiats préliminaires que M. Proust décrit dans « Le temps retrouvé » que je vais m'appuyer.

D'abord les préliminaires :

C'est une nuit transparente et sans un souffle de 1914, une nuit de guerre. Le narrateur, celui qui dit « Je », vient de faire une promenade avec le baron de Charlus, devenu bien vieux. Le baron tente d'utiliser le narrateur « comme [d'un] vague intermédiaire » pour favoriser « des ouvertures de paix avec Morel ». Morel, le beau violoniste, c'est l'amour malheureux de Charlus. De Morel, Charlus écrit dans une lettre au narrateur — lettre que celui-ci ne trouvera qu'après la mort de Charlus : « C'est lui qui a été l'instrument de la Sagesse divine, car je l'avais résolu, il ne serait pas sorti de chez moi vivant. Il fallait que l'un de nous deux disparût. J'étais décidé à le tuer. Dieu lui a conseillé la prudence pour me préserver d'un crime. » Puis Charlus prend congé du narrateur en disant : « [...] je m'en vais me coucher comme un très vieux monsieur, non sans lui avoir serré la main à la lui broyer et admiré un Sénégalais qui passait par là » avec le commentaire suivant : « Est-ce que tout l'Orient de Decamps, de Fromentin, d'Ingres, de Delacroix n'est pas là — dedans, me dit-il, encore immobilisé par le passage du Sénégalais. Vous savez, moi je ne m'intéresse jamais aux choses et aux êtres qu'en peintre, en philosophe. D'ailleurs je suis trop vieux. Mais quel malheur, pour compléter le tableau que l'un de nous deux ne soit pas une odalisque ! » Notons en passant les termes utilisés par Proust ici : « instrument de la Sagesse divine », « encore immobilisé » — autrement dit fasciné, « en peintre », « pour compléter le tableau » et « une odalisque ».

¹ Texte prononcé à Paris le 9 avril 2016 dans le cadre d'une rencontre Berlin-Paris organisée par l'EpSF et l'Association Freud-Lacan Gesellschaft de Berlin, journée clinique sur le thème de la perversion.

Le narrateur assoiffé et fatigué cherche un hôtel où se faire servir à boire et reprendre des forces avant de rentrer chez lui. Dans ce quartier un peu désert et sombre à cause de la guerre, il finit par en trouver un, et un qui *excite sa curiosité* [je souligne]. En effet il en vit sortir un officier qui lui rappelle son ami Saint-Loup — amant de Morel — par « l'espèce d'ubiquité qui lui était si spéciale » et il se demande : « Cet hôtel servait-il de lieu de rendez-vous à des espions ? »

Sa curiosité ainsi excitée et sa soif le poussèrent à entrer dans une sorte de vestibule : « Je pus *apercevoir sans être vu dans l'obscurité* [je souligne] quelques militaires et deux ouvriers qui causaient tranquillement dans une petite pièce étouffée [...] » Ces gens — jeunes — parlaient de la guerre, de banalités qui ne lui donnait pas envie d'en entendre davantage, mais il fut « tiré de son indifférence » en entendant des phrases qui le « firent frémir ». Il y était question de chaînes pas assez longues, de cadenas, de quelqu'un qui est attaché, [certes, mais quand même pas si attaché que cela, il pourrait se détacher, etc.] et l'un dit : « [...] j'y ai tapé dessus hier pendant toute la nuit que le sang me coulait sur les mains. » Cet hôtel n'est donc pas un nid d'espions, pensa le narrateur : « Un crime atroce allait y être consommé, si on n'arrivait pas à temps pour le découvrir et faire arrêter les coupables. Tout cela pourtant, dans cette nuit paisible et menacée, gardait une apparence de rêve, de conte et c'est à la fois avec une fierté de justicier et une volupté de poète que j'entrai délibérément dans l'hôtel². » — je souligne les termes de *rêve* et de *conte*, *justicier* et la *volupté de poète*, [sans m'attarder ici sur ce que ces phrases peuvent évoquer en termes de scène primitive, surtout à la lumière de la suite].

Puis la conversation tourne autour de l'amour vénal, et le patron fait son entrée, chargé de « plusieurs mètres de grosses chaînes capables d'attacher plusieurs forçats » — le narrateur avait fait miroiter juste avant, la brillance d' « une chaîne de montre superbe qui s'étalait sur la veste du chauffeur » à l'étonnement des autres qui la supposèrent volée. Le patron attribue au narrateur une chambre, la 43, et lui fait monter un « cassis ». Fins des préliminaires et zoom sur Charlus, que le narrateur croyait sagement au lit comme un vieux monsieur, zoom sur le scénario d'un fantasme.

Bientôt on me fit monter dans la chambre 43, mais l'atmosphère était si désagréable et ma curiosité si grande que, mon « cassis » bu, je

² M. Proust, « Le temps retrouvé », *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, La Pléiade, Tome III, 1954, p. 812.

redescendis l'escalier, puis, pris d'autre idée, je remontai et, dépassant l'étage de la chambre 43, j'allai jusqu'en haut. Tout à coup, d'une chambre qui était isolée au bout d'un couloir me semblèrent venir des plaintes étouffées. Je marchai vivement dans cette direction et appliquai mon oreille à la porte. « Je vous en supplie, grâce, pitié, détachez-moi, ne me frappez pas si fort, disait une voix. Je vous baise les pieds, je m'humilie, je ne recommencerai pas. Ayez pitié. Non, crapule, répondit une autre voix, et puisque tu gueules et que tu te traînes à genoux, on va t'attacher au lit, pas de pitié », et j'entendis le bruit du claquement d'un martinet, probablement aiguisé de clous car il fut suivi de cris de douleur. Alors je m'aperçus qu'il y avait dans cette chambre un œil de bœuf latéral dont on avait oublié de tirer le rideau ; cheminant à pas de loup dans l'ombre, je me glissai jusqu'à cet œil de bœuf et là, enchaîné sur un lit comme Prométhée sur son rocher, recevant les coups d'un martinet en effet planté de clous que lui infligeait Maurice, je vis déjà tout en sang, et couvert d'ecchymoses qui prouvaient que le supplice n'avait pas lieu pour la première fois, je vis devant moi M. de Charlus³.

On admirera la grande subtilité avec laquelle Proust par petites touches faufile les préliminaires à la scène de perversion avec le fil du regard dans ses terribles noces avec la voix. En promenant le lecteur dans les ruelles obscures de cette nuit de guerre, chaude et transparente, paisible et menaçante, où il dit se perdre, tout en pensant à l'Orient et au calife (Haroun Al Raschid) des *Mille et une nuits* « en quête d'aventures dans les quartiers perdus de Bagdad⁴ », il le met, le lecteur, en condition, il l'attrape dans la curiosité et les frémissements de son narrateur. Il lui fait voir un vrai-faux Saint-Loup qui se glisse hors de l'hôtel tel une anamorphose et disparaît dans la nuit comme un rat, lui fait entendre des conversations banales en y soufflant des notes inquiétantes où surgissent les éclats acérés de la mort et du sexe, du vice et de la vertu.

« Ici c'est le contraire des Carmels, c'est grâce au vice que vit la vertu », dira plus loin Jupien à propos du fameux hôtel, qui est l'établissement que le baron lui a offert pour satisfaire sa propre « volupté ». Volupté de poète ? Non, le baron n'est pas poète, comme le constate et déplore le narrateur⁵. Le vice au service de la vertu, cela n'évoque-t-il pas, tout comme dans la lettre parvenue au narrateur après la mort du baron, cette désignation de Morel comme instrument de la Sagesse

³ *Ibidem*, p. 815.

⁴ *Ibidem*, p. 809.

⁵ *Ibidem*, p. 851.

divine, ce que dit Lacan du pervers : qu'il est un défenseur de la foi⁶. Le paragraphe qui suit sur les croisés, la croix, *Croa, Croa* dans le séminaire de Lacan est tout à fait remarquable d'actualité :

C'est pour l'attraper, [l'exhibitionniste] que je me suis laissé aller à parler de *croisé*, de croire à l'Autre, de la croix. Les mots français s'enchaînent comme ça, comme chaque langue a ses échos et ses rencontres. Croa-croa, comme disait Jacques Prévert.

Les croisades, ça a existé. C'était pour la vie d'un Dieu mort. Ça signifiait quelque chose de tout aussi intéressant que de savoir ce qui fait depuis 1945 le jeu entre communisme et gaullisme. Ça a eu d'énormes effets. Pendant que les chevaliers se croisaient, l'amour pouvait devenir civilisé là où ils avaient vidé les lieux, cependant que, quand ils étaient ailleurs, ils rencontraient la civilisation, c'est-à-dire ce qu'ils allaient chercher, un haut degré de perversion, et que du même coup ils flanquaient tout par terre. Byzance ne s'est point relevée des croisades. Il faut faire attention à ces jeux, parce que ça peut encore arriver, même maintenant, au nom d'autres croisades⁷ ?

Le narrateur est en place de spectateur-voyeur, regardant, dans le texte, la scène sadomasochiste, par le cadre, la fente béante (et non occultée par un rideau, comme l'aurait fait le rideau de pudeur ?) du bien nommé « œil de bœuf », sans être vu (et donc sans la honte du voyeur surpris par un autre) puisqu'il est dans l'obscurité (d'une chambre noire⁸ ?).

Mais, par la sublime grâce de l'écrivain, de son écriture, le narrateur endosse aussi le rôle de l'exhibitionniste qui fait surgir le regard au lieu de l'Autre — le lecteur — visant, pourrait-on dire, sa jouissance, et la capturant. Souvenons-nous des termes soulignés plus haut, en peintre, compléter le tableau.

Guidé, dans l'ombre, par la voix (d'abord ces phrases énigmatiques et effrayantes — prononcées, remarquons-le, par des personnages à peine définis et de rang social inférieur au narrateur et au baron — phrases qui avaient attiré son attention et l'avaient arraché à son indifférence et maintenant par « des plaintes étouffées »), il colle son oreille à la porte de la chambre et distingue alors précisément le contenu et la raison de ses plaintes : non seulement les phrases articulées (les signifiants) mais aussi le claquement d'un martinet et les cris de douleur (le son).

⁶ J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 256.

⁷ *Ibidem*, p. 256.

⁸ *Ibidem*, Chapitre XVIII, « Dedans Dehors », en particulier de la p. 283 à 292.

Comme dans le fantasme « Un enfant est battu », cette scène comporte deux personnages plus un autre qui regarde : « L'homme enchaîné » (le surnom prométhéen de Charlus en ces lieux, Charlus en avait d'autres aussi, par exemple Mémé) et celui qui bat (Maurice) et le narrateur qui regarde. Et comme pour le fantasme, elle est maintenue dans une certaine ombre, une certaine dimension du secret.

Mais ici, d'une part il s'agit de la réalisation d'un fantasme et d'autre part ce n'est pas le père qui bat mais un jeune homme, plutôt un certain nombre de jeunes gens qui se relayaient à bras raccourcis auprès du baron. Sur ces jeunes hommes, le narrateur nous donne quelques indications :

- D'abord qu'ils étaient embauchés et mis au parfum par Jupien qui les prévenait « qu'il fallait être plus pervers » (Jupien est le fidèle et dévoué serviteur du baron, à tout point de vue — il a été son amant et maintenant veille sur lui comme une mère, « intelligent comme un homme de lettres⁹ » dit de lui le narrateur mais d'une discrétion un peu négligée).

- Être plus pervers, signifiait que les garçons — de braves et courageux petits gars, petits ouvriers dans l'ensemble qui faisaient ça pour gagner l'argent (c'était la guerre), argent que le baron leur donnait généreusement pour leurs services — devaient faire croire au baron qu'ils étaient vraiment « les apaches », « les assassins » ignobles, les terribles garçons d'abattoir « tueurs de bœufs », traits sous lesquels Jupien les présentait au baron (avec ton grivois et clignement d'œil). Autrement dit, ce n'étaient que les instruments de « cette remise à l'Autre de la fonction de la voix, et ce d'autant plus que cet Autre est moins valorisable, qu'il a moins d'autorité », comme l'indique Lacan. (Jupien partage manifestement avec eux cette fonction d'instrument.)

- Ils ressemblaient tous par certains traits à Morel, ce Morel aimé et qui comme ces petits gars n'était « rien¹⁰ » : « [...] que tous trois ressemblaient un peu à l'éphèbe dont la forme, intaillée¹¹ dans le saphir qu'étaient les yeux de M. de Charlus, donnait à son regard ce quelque chose de si particulier qui m'avait effrayé le premier jour à Balbec¹² ? »

Ainsi, dans ce théâtre d'ombres et de leurres, où le baron, ayant gravé en creux dans le saphir de son œil une figure d'éphèbe, [pour ne pas

⁹ M. Proust, « Le temps retrouvé », *op. cit.*, p. 816.

¹⁰ *Ibidem*, p. 820.

¹¹ Intaille : gravure en creux dans une pierre dure ou précieuse.

¹² *Ibidem*, p. 818.

voir, pourrait-on dire] tient à ce que le ton des paroles de « ces vagues succédanés » de Morel, élevés par lui, les uns comme l'autre, à la dimension de ce qu'ils ne sont pas, à la dimension d'éphèbe (image, figure idéale qui s'est figée au creux de son œil), « lui donnent l'illusion de prendre son plaisir avec lui¹³ ». Ne pas voir quoi ? « Il n'est probablement épargné à aucun être masculin de ressentir la terreur de la castration, lorsqu'il voit l'organe génital féminin. », dit Freud dans son texte *Le fétichisme*. Ne pas voir qu'il n'y a rien à voir.

Certes, il n'est pas tout à fait dupe : « Il [un des garçons] est gentil de me dire cela [« Oh ! non, je ne vous trompe pas »]. Et comme il le dit bien ! On dirait que c'est la vérité. Après tout, qu'est-ce que ça fait que ce soit la vérité ou non puisqu'il arrive à me le faire croire¹⁴ ? »

Ainsi, pour avoir l'illusion d'être aimé par Morel (choix d'objet narcissique), il se fait battre comme un chien par des garçons payés pour cet office.

Mais pour que la pulsion y trouve son compte, il est essentiel que le ton de la voix y soit mis : « Je ne voulais pas parler devant ce petit, qui est très gentil et fait de son mieux. Mais je ne le trouve pas assez brutal. Sa figure me plaît, mais il m'appelle crapule comme si c'était une leçon apprise¹⁵. »

Le narrateur commente un peu plus loin l'exaspération et le désespoir de Charlus, quand un des garçons, croyant bien jouer son rôle, [on pourrait dire, avec Lacan, faire en sorte que la voix soit placée, pour lui Charlus, au bon endroit, à savoir soit remise à l'Autre], en confessant « quelque chose de satanique » (regarder par le trou de la serrure ses parents s'embrasser) ainsi : « Et même le voleur, l'assassin le plus déterminé ne l'eussent pas contenté, car *ils ne parlent pas leur crime* [je souligne]; et il y a d'ailleurs, chez le sadique — si bon qu'il puisse être, bien plus d'autant meilleur qu'il est — une soif de mal que les méchants agissant dans d'autres buts ne peuvent contenter¹⁶. » Lacan nous dit que l'essentiel pour le sadique, c'est la parole, l'aveu.

Alors ce terrible masochiste de Charlus doit se donner un mal de chien et payer cher pour se procurer, imparfaitement, ce que Proust appelle

¹³ *Ibidem*, p. 818.

¹⁴ *Ibidem*, p. 825.

¹⁵ *Ibidem*, p. 817.

¹⁶ *Ibidem*, p. 827.

« volupté » et Lacan jouissance, jouissance qui « échappe », comme il l'indique, de ce que la pulsion vise l'objet « d'un tir qui le rate ».

Avant de conclure, je voudrais revenir sur ce que nous dit le narrateur ensuite, à nouveau voyeur, cette fois non par un « œil de bœuf » d'où voir les « tueurs de bœuf » mais par le vasistas que Charlus utilise lui-même pour voir et entendre sans être vu, caché dans une chambre, le narrateur y ayant été poussé par Jupien, qui ne voulait pas que le narrateur fût découvert par Charlus. Subtile mise en scène à nouveau : grâce à cette sorte de chassé-croisé, la place du regard et de la voix, la place de l'objet ne reste pas vide !

Et que voit et entend-il donc de là, le narrateur, de la place de Charlus ? Un Charlus blessé, par les coups reçus, mais « d'une sémillante frivolité devant ce harem » - les garçons - avec « ces hochements de taille et de tête, ces affinements du regard [...], grâces héritées de quelque grand'mère [...] et que dissimulaient dans l'ordinaire de la vie sur sa figure des expressions plus viriles, mais qu'y épanouissait coquettement, dans certaines circonstances où il tenait à plaire à un milieu inférieur, le désir de paraître grande dame.»

Dans les grâces héritées d'une grand'mère, n'est-ce pas une identification qui se profile ? Et ce que découvre, dévoile le narrateur « scoptophilique », serait-ce l'apparition de ce que Lacan appelle humoristiquement « cet *hommelle* » et qu'il écrit S(A) - non barré puisque regard et voix viennent le compléter - et qui donne, dit-il, la clé de la perversion¹⁷ ?

¹⁷ J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 293.

Jeanne Drevet

Quand les désirs deviennent des droits : de l'état civil comme fétiche à l'état civil comme symptôme¹

Depuis quelque temps déjà, la doctrine juridique considère que les problèmes sexuels ont cessé de ne concerner que les « psy » et trouve matière à s'exprimer, « les nouvelles demandes du sujet » ayant apporté, selon elle, « la fièvre » dans l'état civil.

Cet objet, construit par la Loi, est conçu comme reflet du droit, gardien d'un ordre symbolique défendu, nous le savons par Pierre Legendre, juriste et psychanalyste, selon lequel le droit « porte l'humanité ». L'humanité se compose d'hommes et de femmes et le droit a organisé les relations entre ces deux groupes.

En écho à l'interrogation de Sylvain Gross², sur les conséquences qu'aura, pour le droit, le changement d'état civil, je voudrais tenter une lecture des contorsions et des retournements auxquels le droit est contraint actuellement mais en prenant la question à rebours : c'est-à-dire en interrogeant la part imputable à la Loi elle-même dans ses embarras d'aujourd'hui, lecture qui n'engage que moi, et qui n'est qu'une ébauche de réflexion, à l'aide de déplacements dont j'admets le forçage.

Je voudrais tout d'abord justifier brièvement la place d'une telle réflexion dans le champ analytique : la loi juridique a, selon le psychanalyste Daniel Pendanx, pour vocation de faire valoir l'écart et les limites, le cadre symbolique même de la clinique ; la dissocier de la loi symbolique serait d'autant plus fâcheux que la conception du droit tend à devenir « comportementaliste ».

Et la remise au patient d'un certificat lui permettant de faire inscrire un changement de sexe à l'état civil devient, semble-t-il, un mode d'intervention dans la cure. Dès lors autant en savoir un peu plus.

¹ Prononcé à Paris le 9 avril 2016 dans le cadre d'une rencontre Berlin-Paris organisée par l'EpSF et l'Association Freud-Lacan Gesellschaft de Berlin, journée clinique sur le thème de la perversion.

² « Les nouveaux complexes familiaux », prononcé au colloque de l'EpSF en 2008 : *Œdipe une énigme moderne*.

Enfin, l'actualité judiciaire résumée dans la presse par ce titre³ « Sexe neutre : la personne intersexuée va se pourvoir en cassation » ne peut pas laisser les analystes indifférents. Où l'on voit que les demandes, certes adressées au juge, recouvrent, en réalité, une demande de reconnaissance, par la Loi elle-même, de ce que chacun estime être.

J'en profite pour rappeler que notre droit, contrairement au droit anglo-saxon, ne permet pas à ce juge de dire le droit, mais seulement de l'interpréter.

L'état civil, donc

Il signifie une inscription, au double sens du terme, en ce que, dès sa naissance, toute personne doit être mentionnée dans un registre ; elle est ainsi reconnue comme sujet de droit. L'état civil s'adresse également aux tiers, en ce qu'il assure la publicité des événements qu'il inscrit.

Le premier des deux termes, État, renvoie aux attributs essentiels de la personne humaine qui dessinent une sorte « d'essence du sujet de droit », non pas au gré des traits d'identification singuliers, mais d'éléments prédéfinis qu'il est obligatoire de déclarer.

Le deuxième terme désigne une affaire de civilisation : sa fonction est celle d'instituer une identification par la Loi, des sujets qu'elle reconnaît comme siens. C'est la nécessité de l'État d'identifier ses nationaux qui justifie cette contrainte d'inscription à l'état civil.

Le corollaire de cette fonction d'identification est le principe d'immutabilité. La déclaration à l'état civil est une inscription dans le marbre, dont la rectification est prohibée. La tenue des registres est très sophistiquée — cotés et paraphés, ouverts puis clôturés en début et fin d'année, sous la garantie de l'autorité judiciaire. Toute modification de l'état civil intervient par mention marginale apposée sur l'acte, c'est-à-dire qu'une simple erreur matérielle par exemple ne sera pas corrigée par substitution, mais par le rajout d'une mention signalant les modalités de la rectification intervenue. A défaut, l'acte sera vicié.

À l'origine, l'état civil repose sur une conception de l'être humain plutôt statique, on pourrait dire sur l'être du sujet, retraçant des étapes essentielles de la vie.

Il y a trois registres, avec trois actes différents, dont les deux premiers ponctuent la vie du sujet :

³ L'actualité en question était celle de la semaine de l'intervention, soit le 9 avril 2016 ; depuis, la cour de Cassation, saisie par M. X a rejeté son recours le 4 mai 2017.

- un registre des actes de naissance ;
- un registre des actes de décès ;
- entre les deux, il y a un registre des actes de mariage (pas de registre d'état civil pour les PACS, qui relèvent d'un système sommaire d'enregistrement).

L'acte d'état civil est un titre : il fait preuve de ce qu'il énonce.

Les actes doivent évidemment coïncider entre eux : mention marginale du mariage sur l'acte de naissance, rectification d'identité des parents sur les actes de naissance des enfants, etc.

L'acte de naissance énonce d'abord la date et le lieu de la naissance de l'enfant dont le premier élément inscrit est le sexe (Masculin ou Féminin). Puis ses nom et prénom suivis de son origine : désignation des parents, avec leur propre état civil, le père figurant d'ailleurs en premier sur tous les imprimés *ad hoc*.

L'état civil impose donc de répondre à la question « D'où viennent les enfants ? ».

Rappel historique

Avant l'instauration de l'état civil, l'identification des personnes est fondée sur la perception des visages : c'est une reconnaissance orale.

C'est l'ordonnance de Villers-Cotterêts, en 1539, qui le rend obligatoire ; les actes d'état civil sont rédigés et conservés par les autorités religieuses, puis en 1792, la tenue des registres est retirée aux curés et remise aux maires. L'état civil devient ainsi laïc, les registres étant tenus par les officiers d'état civil dans les mairies depuis cette date (les considérations qui pouvaient auparavant y figurer, aboutissant à une répartition des individus dans diverses classes sociales, sont supprimées).

L'instauration de l'état civil épingle les sujets de droit dans une identité qui les fige.

Ainsi, la reconnaissance de la nationalité française est subordonnée à l'existence d'un état civil régulièrement établi, ce qui ne va pas de soi, par exemple pour les personnes originaires des anciens départements ou territoires d'outre-mer, où la tenue des registres d'état civil pour les indigènes n'était pas équivalente à celle des français d'origine et manquait de rigueur.

Notons cependant que si, au début du XIX^e siècle, les humains n'avaient pas la possibilité de changer de sexe, ils disposaient de moyens dont ils sont privés aujourd'hui pour obtenir, à moindre frais, une

inscription qui leur convenait. Ainsi, le manque de rigueur dans la tenue des registres permet des arrangements, voire des falsifications délibérées.

Par exemple, on constate des changements de noms de garçons en noms de filles, ainsi que la tenue de mariages entre garçons sous des déguisements d'habits et de noms.

L'état civil est donc sensiblement contemporain de la promulgation du « Code civil des Français », ou « Code Napoléon », dans lequel il est inséré.

Bien que ce code ne comporte que peu de références expresses au sexe ou à la sexualité, il reste qu'il les sous-tend constamment. Mais ce que le droit considère comme le but sexuel normal est l'union des parties génitales dans le coït, conduisant à la procréation et non à la résolution de la tension sexuelle, laquelle doit être réprimée.

La limitation juridique de la liberté sexuelle, formulation laïque moderne de la notion de péché, va se justifier en ce qu'elle conditionne, au-delà des intérêts individuels, la survie de l'espèce ; la construction des règles de droit est directement liée aux spécificités biologiques de la sexualité humaine.

La nécessité, pour toute société humaine, de canaliser les instincts trouve son fondement dans l'Ordre de la Nature : l'humain est le seul être dépourvu de frein biologique à l'attractivité de l'accouplement, contrairement aux animaux. Les juristes aiment à citer cette réplique du *Mariage de Figaro* (Beaumarchais 1732-1799) : « Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, Madame, il n'y a que ça qui nous distingue des autres bêtes ».

L'évolution de l'état civil est marquée par des temps (des moments) qui peuvent être repérés comme suit :

I / L'état civil, reflet de la fonction civilisatrice du droit :

L'état civil exprime l'identité de l'homme et de la femme dans des images fondatrices du père et de la mère, au prix d'un déni de la différence des sexes comme cause du désir ; on pourrait dire que la nécessité de la reproduction humaine est instituée comme cause de cette différence. On sait que Freud associe le déni à un mécanisme de défense. Ce déni répond ici à la nécessité pour le droit de se défendre d'une menace, celle que constitue la pulsion. L'état civil révèle comment le droit tente de triompher de cette menace.

Précisons : le droit ne dénie pas la réalité pulsionnelle ; il ne veut rien savoir d'elle, la pulsion est refoulée hors du droit.

La relation sexuelle — le droit ne parle pas de rapport sexuel — est bordée par le symbolique : reconnue uniquement dans le cadre du mariage. Le droit ne fait d'ailleurs pas seulement que la permettre, il l'impose : un mariage peut être annulé lorsque la relation sexuelle apparaît impossible, du fait des circonstances matérielles.

Les débats autour de l'impuissance sexuelle du mari sont révélateurs de l'exclusion de la sexualité du champ du droit : « les causes de l'impuissance ont quelques fois souillé la majesté des audiences publiques, même si elles étaient parfois fondées ».

Précisons que le terme « inceste » inscrit dans la table alphabétique du code civil renvoie d'emblée au chapitre consacré au mariage, où sont insérés les textes le prohibant, entre ascendants et descendants et les alliés dans la même ligne, puis entre le frère et la sœur, entre l'oncle et la nièce ou le neveu et entre la tante et le neveu ou la nièce. De même l'interdiction de faire établir une filiation incestueuse est énoncée par le biais de l'empêchement au mariage des père et mère, avec un renvoi aux textes précités.

L'unique filiation sera donc celle qui résulte de la loi, « la légitime », seule à préserver l'intérêt de l'enfant.

Les conclusions des travaux préparatoires sont sans appel : « Les enfants nés hors mariage n'ont qu'une existence équivoque. Ils sont le fruit honteux de la débauche ».

Toutefois, la proposition initiale « l'enfant a pour père celui que le mariage désigne » est tempérée par celle-ci : « Tout enfant conçu pendant le mariage a pour père le mari », qui pose une présomption de paternité, laissant sous-entendre deux choses :

- d'une part, le père peut être distinct du géniteur (la possession d'état) : le père est là, comme père, pour être censé avoir été là en sa qualité d'époux au moment de la conception de l'enfant.

- et d'autre part, il peut y avoir des enfants conçus hors mariage. Cependant, les possibilités de leur reconnaissance sont très encadrées et, sauf cas d'exception, il ne peut y avoir de père que celui qui s'avance, dès lors que « La loi n'admet point la recherche de la paternité non avouée ». Et nous savons que les droits de ces enfants n'étaient pas identiques aux enfants légitimes.

L'immutabilité de l'état civil est ici aisée à garantir :

- la désignation de la mère résulte d'une certitude : elle est celle qui a accouché de l'enfant, ce dont témoigne un certificat médical.

- la désignation du père ne met pas davantage le droit dans l'embarras, le seul reconnu étant le mari de la mère. La transmission à l'enfant du nom du père est le fait de la loi : celui du mari de la mère.

On voit que c'est le mariage qui fait la famille ; c'est plutôt l'inverse aujourd'hui.

L'état civil reflète une fiction assumée, une dénégarion de la réalité *Verneinung* mais pas sans refoulement qui ne pouvait que faire retour.

Certes, la rigidité de la construction législative est parfois atténuée par la jurisprudence, grâce à l'interprétation qu'elle fait des textes, donnant parfois l'impression de s'en démarquer. Mais cela relevait d'une division qui ne met pas en cause la cohérence du montage.

II / L'état civil entre vérité biologique et désaveu :

1- l'état civil reflet de la vérité biologique :

En 1972, la relation sexuelle hors mariage s'inscrit dans la norme et le droit doit la reconnaître comme telle mais ce n'est que contraint, que le droit admet une filiation autre, « la naturelle ».

La reconnaissance de la reproduction au lieu du sexuel est une concession admise difficilement par le droit pour lequel l'inconséquence des parents qui conçoivent un enfant hors mariage mériterait d'être sanctionnée, mais il doit réparer le dommage subi par l'enfant. La filiation reste fondée sur l'intérêt de l'enfant, la loi consacrant le droit de celui-ci d'accéder à ses origines.

La modification est de taille, au niveau de l'état civil : l'inscription du père de l'enfant qui n'est pas le mari de la mère provoque de nombreux conflits et se pose alors la question de la preuve.

La désignation du père par la mère met en danger l'immutabilité de l'état civil ; c'est la valse hésitation des filiations paternelles dont le droit tente de contenir l'incertitude : actions en recherche ou en contestation de paternité sont limitées dans le temps et soumises à des conditions strictes.

Les preuves sont difficiles, toute action de filiation est un pari ; le seul moyen est d'abord la comparaison des sangs ; mais si elle peut, en cas d'incompatibilité, exclure un homme comme père d'un enfant, elle ne permet jamais de certifier qu'il l'est. Cette incertitude conduit le droit à limiter le recours à l'examen sanguin : il n'est possible que si la femme prouve l'existence d'une relation intime contemporaine de la conception de l'enfant.

Précision : la recherche de la filiation naturelle peut provoquer un conflit pour déterminer la loi applicable (parents de nationalité différente) ; la France a choisi la loi de la mère pour filiation légitime et naturelle, sans doute en raison de la certitude qu'elle présentait alors.

En réalité, l'inscription à l'état civil d'une filiation naturelle dépend encore, en grande partie, de la reconnaissance volontaire.

Puis, avec l'expertise biologique (recherche d'ADN), le père devient certain, d'autant que la loi ne pose quasiment aucune limite à ce mode de preuve, supprimant celles qui bordaient le recours à l'examen sanguin ; ce sont les célèbres actions dites « des paternités imposées ».

Le seul refus d'un homme, recherché comme père d'un enfant, de se prêter à l'expertise, le fait déclarer automatiquement père.

La gêne des juges est patente dont les décisions comportent des considérations inédites qui contredisent même le droit de la preuve. Un exemple : une femme recherche la paternité d'un homme, médecin de profession, avec pour seule pièce ce mot de lui « coupe cheveux courts, comme je les aime ». Citation de la décision : « La cour considère qu'un médecin, s'adressant à une femme en lui prescrivant sur son papier à ordonnance *coupe cheveux courts, comme je les aime*, effectuée à son égard une déclaration d'amour érotique, et cette demande érotique fait preuve de l'existence des relations intimes. » Comme le message est daté de deux ans avant la conception de l'enfant, la cour ajoute : « Cet indice est compatible avec l'affirmation de la femme selon qui la relation a duré dans le temps. »

Une Question Prioritaire de Constitutionnalité (QPC) a été déposée récemment, fondée sur la discrimination des hommes/femmes, sur le choix d'avoir un enfant (droit à l'avortement sans avis du père pour la femme et droit de la femme d'accoucher dans le secret) : la cour de cassation refuse de transmettre la Question, autrement dit, elle la rejette estimant qu'elle provoquerait une rupture d'égalité entre les enfants nés hors mariages et nés du mariage (ironie du sort) et que l'accès de l'enfant à ses origines relève de son intérêt, qualifié de « supérieur ». On trouve une distinction minutieuse tout à fait intéressante de la conception d'un enfant côté femmes et côté hommes, selon une temporalité différente, imposée par la nature.

La filiation élective tend alors à être évacuée par la filiation biologique ; c'est l'état civil comme reflet de la vérité, conception bouchère de la filiation dira Pierre Legendre.

Sauf que, entre-temps, c'est-à-dire entre la preuve de l'examen sanguin et l'avènement de l'expertise biologique, toujours grâce aux

progrès de la science, la reproduction cesse d'être nécessairement issue d'une relation sexuelle.

2 - le désaveu :

En 1994, le législateur est intervenu pour légaliser la pratique de la procréation médicalement assistée (PMA), devenue effective, à la demande des sujets — demande qu'il traduit en terme de désir d'enfant, nécessairement légitime —, ou plutôt, à la demande de certains sujets qui s'appellent « les couples », qui doivent être stables pour y avoir droit. C'est au nom de ce désir qu'il instaure un véritable « droit à », ici « à l'enfant ».

Mais ce faisant, le droit accepte de répondre à une demande qui est double : autoriser la pratique de la procréation médicalement assistée, y compris avec don d'un tiers et garantir l'anonymat du donneur, en interdisant toute recherche de filiation autre que celle inscrite à l'état civil.

C'est le moment d'un vrai basculement : non seulement, le droit organise explicitement la dissociation entre sexualité et procréation tout en maintenant la référence à une différence des sexes puisqu'elle interdit le recours à la PMA aux femmes célibataires et aux homosexuels, qu'ils soient en couple ou non, mais surtout il accepte également de masquer définitivement, à l'état civil, les origines de l'enfant.

Devant l'intérêt de l'enfant si aisément sacrifié ici, il est permis de penser que le schéma d'origine fait retour.

En tout cas, le rapport de l'état civil à la vérité s'effrite. La question « d'où viennent les enfants ? » se complique.

Pour la résoudre, le droit choisit le clivage : ce n'est plus seulement une division mais un clivage interne au droit : *ichspaltung*.

Il y a deux attitudes concomitantes :

1/ l'état civil est ce voile de Véronique sur lequel le lien de filiation biologique vient s'imprimer, seul moyen de respecter l'intérêt supérieur de l'enfant, le désir des parents étant « hors sujet » pourrait-on dire ; l'état civil ne saurait refléter autre chose que la réalité.

2/ mais en même temps cette même réalité est déniée et remplacée en cas de PMA : une loi *ad hoc* garantit l'anonymat du donneur, interdisant à l'enfant l'accès à ses origines et les conditions de sa naissance seront, sur l'état civil, falsifiées : l'enfant y est inscrit comme né du père et de la mère que sont l'homme et la femme du couple demandeur d'aide médicale. Et c'est ici l'état civil qui réalise le lien de filiation. Il y a ce retournement, cette inversion de la preuve dont parle Lacan à la fin du séminaire *Le désir*

et son interprétation, comme si le désir des parents faisait preuve ici, et uniquement ici, de l'intérêt de l'enfant et de la vérité de ses origines.

L'attitude du droit semble bien relever alors d'un désaveu :

on sait bien que les enfants naissent de l'attraction sexuelle entre un homme et une femme

mais quand même ils peuvent naître du désir de procréation d'un homme et d'une femme

Ou encore :

on sait bien que la loi garantit l'accès de l'enfant à ses origines biologiques

mais quand même la loi peut effacer ces origines et leur en substituer d'autres.

Où l'on voit se construire un état civil qui a quelque chose d'un objet fétiche, qui « tient lieu de ». On passe de l'état civil comme semblant à un état civil factice.

Observons que ce qui est masqué alors, n'est pas la référence à la relation sexuelle telle que la conçoit le droit, puisque le cadre choisi pour la PMA est le couple, mais l'importance de cette référence dans la reproduction : voici le droit débarrassé de la pulsion, au point qu'est effacée jusqu'à la trace de son manque dans les filiations concernées.

III / L'état civil fait symptôme : « cette époque que nous vivons »

L'état civil français est désormais confronté au droit International privé, censé assurer la continuité de l'état civil d'un pays à l'autre et il a maintenant à faire à des tiers nouveaux.

Nous savons que bon nombre de pays autorise des pratiques interdites en France : PMA accessibles aux célibataires et couples homosexuels, conventions de gestation pour autrui (GPA).

Les français vont réaliser ces pratiques à l'étranger et l'acte de naissance de l'enfant, dressé au lieu de la naissance, est un acte étranger, régulier, puisqu'il est conforme à la loi du pays qui admet les pratiques susvisées. De retour en France, il s'agit d'obtenir la transcription de cet acte sur les registres du service central de l'état civil des français nés ou résidant à l'étranger.

La cour de Cassation résiste avant de céder à la Cour Européenne des Droits de l'Homme avec laquelle elle doit désormais compter.

On assiste alors à un vacillement du droit français de l'état civil, pris dans ses contradictions ; en effet, ses réponses sont fondées sur des

principes dont il s'est allégé en matière de PMA, comme on l'a vu ci-dessus.

Ces réponses oscillent entre une filiation des actes (titre) et une filiation des faits (réalité), dans les cas de GPA, gestation pour autrui prohibée par l'article 16 du code civil en ce qu'elle constitue un contrat portant sur le corps humain.

Voici quelques exemples des distinctions relevées pour s'opposer à la transcription d'un acte étranger en France, ce qui exclut la reconnaissance de nationalité française à l'enfant :

1) Distinction entre privé et public :

Le moment de la conception de l'enfant relèverait de la sphère privée, donc de la liberté individuelle et le droit n'a pas à s'en mêler par opposition aux conditions de l'accouchement, qui, parce qu'elles intéressent l'ordre public, doivent répondre aux exigences définies par le droit.

Sauf que, on l'a vu, dans le domaine des paternités imposées, la jurisprudence franchit sans sourciller le seuil du privé.

Rappelons la définition que Lacan donne du « privé » dans son discours de clôture des journées des Cartels en avril 1975 : « le privé, ça évoque les petites affaires de chacun avec un noyau caractéristique, c'est d'être des affaires sexuelles ». Et il ajoute : « Ce qui est le public, c'est ce qui émerge de ce qui est honteux, car comment distinguer le privé de ce dont on a honte ? ».

De quoi repenser le fondement de cette violence que constitue la soumission inconditionnelle à l'expertise biologique dans les actions en recherche de paternité...

2) Distinction entre mère d'intention et mère qui a accouché qui permet de valider ou non les actes d'état civil étrangers :

L'état civil étranger qui les confond est invalidé comme contraire à la réalité. L'insistance à définir cette notion, notamment au moyen de citations expresses du Larousse, révèle un souci de justification tout à fait inhabituelle chez le juge. On peut lire, par exemple : « Le réel, c'est-à-dire ce qui existe effectivement par opposition à une chose imaginée ou fictive » et encore « On doit opter pour la réalité factuelle et non une réalité juridique, à savoir créée par un acte de naissance étranger ».

Sauf que, la validité de l'acte de naissance dressé en France, pour une PMA, avec tiers donneur est fondée sur une conception radicalement contraire de la notion de réalité, créée par le titre.

Ici, au sens propre du terme la réalité « suit le sort de la Loi, aussi immuable ou fluctuante que les lois qu'on reconnaît », comme l'écrit Guy Rosolato⁴.

Et cette distinction mère d'intention et mère qui a accouché sert également un raisonnement un peu compliqué, mais qui révèle comme une perversion du droit : un acte de naissance étranger mentionne comme mère, la mère d'intention :

- premier temps du raisonnement : la femme est tenue pour la mère, puisqu'elle est inscrite dans l'acte ; comme elle est française, c'est la loi française qui sera appliquée.

- second temps du raisonnement : cette mère d'intention ne correspond pas à la définition par la loi française, de la vraie mère, qui est celle qui accouche, et donc, l'acte, même régulièrement dressé au regard de la loi étrangère, ne peut figurer dans nos registres français.

3) Plus récemment encore : l'acte de naissance d'un enfant issu de ce contrat de GPA prohibé est transcrit mais avec la seule inscription du père, celle de la mère d'intention étant refusée, au motif que cela reviendrait à priver l'enfant de son droit de connaître sa vraie mère et d'être élevé par elle ; on voit mal en quoi cela permettra à l'enfant de connaître sa vraie mère qui ne figure de toutes façons pas dans l'acte.

En tous cas, ici l'état civil fait naître de l'un.

En réalité, cela permet de limiter les effets de la GPA à certains cas et de l'exclure dans d'autres (homosexualité par exemple).

L'inscription du changement de sexe

S'il est un attribut de la personne humaine dont la pérennité semblait aisée à maintenir, c'est bien celle de son sexe. Rappelons cependant l'affaire Coccinelle : Jacques Charles Dufresnoy, artiste de cabaret, devient, après une opération réalisée à l'étranger Jacqueline Dufresnoy et obtient un changement d'état civil en 1958.

⁴ « Étude des perversions sexuelles à partir du fétichisme » dans *Le désir et la perversion*, ouvrage collectif avec Piera-Aulagnier, Jean Clavreul, François Perrier et Jean-Paul Valabrega, Paris, Seuil, 1967.

Il pouvait y avoir débat à propos du doute posé par quelques cas pathologiques de naissances d'enfants dont le sexe était indéterminé, mais la nécessité d'une option à plus ou moins long terme ne faisait aucun doute.

Le droit a dû admettre les changements de sexe, mais il fait preuve de résistances, qui se révèlent en divers endroits :

- il limite les effets de la rectification, qui ne vaut que pour l'avenir, ce qui ne répond pas à la demande des transgenres, lesquels ne considèrent leur transition achevée que lorsque toute trace de celle-ci a disparu,

- la rectification n'est pas portée sur l'acte de naissance des enfants des personnes concernées, pour contourner l'inscription Homme/ Femme dissociée de celle de père/mère. Mais les problèmes n'ont pas tardé : ainsi, par erreur, la mention du changement de sexe du père fut inscrite sur l'acte de naissance de son enfant : comment effacer une trace à l'état civil ?

Le problème se déplace encore, avec, désormais des questions de *transparenté* dont le droit tente de se protéger en maintenant son exigence d'un changement irréversible.

Le sexe neutre

C'est l'affaire dont je parlais au début de mon exposé :

Monsieur X, disposant d'un caryotype XY c'est-à-dire masculin, présentant une ambiguïté sexuelle, a été déclaré par ses parents à l'officier de l'état-civil comme étant de sexe masculin.

En janvier 2015, M. X saisit la justice pour voir remplacer la mention « masculin » par la mention « sexe neutre » ou à défaut « intersexe ».

En août 2015, le tribunal a fait droit à cette demande, mais par décision du 22 mars 2016, la cour d'appel infirme ce jugement et déboute M. X de sa demande... non définitivement, puisque l'intéressé a saisi la cour de Cassation.

Ce que soutient M. X :

- il n'a jamais souhaité choisir entre l'un des deux sexes, et personne ne lui a proposé la seule solution acceptable, à savoir être reconnu tel qu'il était, c'est-à-dire un être différent n'appartenant ni au sexe masculin ni au sexe féminin ;

- il ne demande pas une réforme tendant à une modification profonde de notre système d'état civil mais simplement à ce que son état civil mentionné corresponde à la réalité de son être ;

- s'agissant de la question du libellé, il rejette la mention « sexe indéterminé » ou l'absence de mention, celle-ci n'étant pas adaptée à sa personne ; le mot « intersexe » pourrait lui convenir mais préfère le terme « sexe neutre » qui a l'avantage d'être historique, précis, non intrusif et étymologiquement neutre puisque c'est être « ni l'un ni l'autre ».

Le procureur général s'oppose fermement au jugement de première instance, en soutenant que la question ne s'analyse pas seulement en une correction de la mention relative au sexe, présentée comme étant erronée, mais renvoie à un débat de fond et de société sur la question de l'intersexuation touchant l'état des personnes avec la revendication qui en découle d'une reconnaissance par la création d'un troisième genre non prévu en l'état des textes en vigueur.

La cour d'appel reconnaît que Monsieur X, présente aujourd'hui encore une ambiguïté sexuelle qui constitue une exception lui permettant d'obtenir, soit l'absence de mention d'une catégorie sexuelle à l'état civil, soit une modification du sexe qui lui a été assigné. Cependant, elle se livre à une interprétation : le demandeur, qui présente une apparence physique masculine, en se mariant en 1993 (mariage alors forcément hétérosexuel) et ayant adopté un enfant avec son épouse, s'est placé du côté Homme, de sorte que sa demande, qui apparaît en contradiction avec son apparence physique et son comportement social, ne peut être accueillie.

Conclusion

Certains théoriciens avant-gardistes du droit, selon lesquels l'immutabilité de l'état civil n'est plus tenable, estiment qu'il ne peut plus remplir sa fonction d'identification et proposent d'organiser celle-ci autrement, par un système de numérotation des sujets de droit, du type de celui de la Sécurité Sociale, sans faire précéder, évidemment, le numéro par le 1 ou le 2.

Ce qui donnerait le tracé suivant de l'histoire de l'identification des sujets — de droit :

Du code civil → au code génétique → au code barre

Erratum

Dans le précédent *Carnets* n° 105, une erreur s'est glissée dans le sommaire :

le titre exact de l'article de Vincent Bourseul est « Saïd et les fantômes de l'Empire. De la ségrégation et ses rapports avec le démenti » (cf. page 47 du *Carnets*)

Nous lui présentons nos excuses pour l'oubli d'une partie du titre.

Note aux auteurs

La rédaction des *Carnets* vous remercie de bien vouloir respecter ces quelques recommandations quant à la présentation des textes que vous lui adressez :

- Les titres de livres sont à composer en italique (par exemple, *Écrits*, de Jacques Lacan), en revanche les titres d'articles insérés dans un ouvrage sont à composer en romain, avec des guillemets (« Propos sur la causalité psychique », « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle », etc.).
- Les mots en langue étrangère sont à composer en italique (*Verneinung*, *Hilflosigkeit*, etc.).
- Les citations sont à composer en romain, entre guillemets. Merci de penser à vérifier leur exactitude. L'appel de note doit venir avant la ponctuation et le guillemet fermant.
- En ce qui concerne la présentation des notes, celles-ci doivent comporter, en premier lieu, le nom de l'auteur, suivi du titre du livre (ou de l'article, puis de l'ouvrage dans lequel il est inséré), du lieu d'édition, du nom de l'éditeur, de la date de publication, et enfin de la page de référence de la citation (J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. xx. Ou : S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 1987, p. xx.).
- Il est demandé aux auteurs de proposer des mots-clés, pour faciliter la recherche lors de la mise en ligne des *Carnets*.

Les textes pour les *Carnets* doivent être envoyés à :

Nicole Martin
E-mail : nicomarq@orange.fr

CARNETS DE L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE
SIGMUND FREUD

BULLETIN D'ABONNEMENT

Date :

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE :

.....

CODE POSTAL :

VILLE :

TÉL. :

EMAIL :

Abonnement aux *Carnets* pour un an (5 numéros, n° 106 à 110) : 70 Euros.

De préférence, veuillez régler par virement, au **compte bénéficiaire** suivant :

1. Si vous payez depuis la France :

Iban : FR76 3006 6106 9100 0107 7740 172

2. Si vous payez depuis l'étranger :

Iban + Bic de la banque bénéficiaire : CMCIFRPP.

Paiement à l'ordre de l'EpSF avec en communication :
abonnement aux *Carnets* + votre nom.

Sinon, joindre un chèque bancaire ou postal à l'ordre de :
École de psychanalyse Sigmund Freud, les *Carnets*,
14, boulevard de Clichy, 75018 Paris.

Imprimeur : Vit'Repro
25, rue Édouard Jacques
75014 Paris.